

M A I 1891

FIGARO ILLUSTRÉ

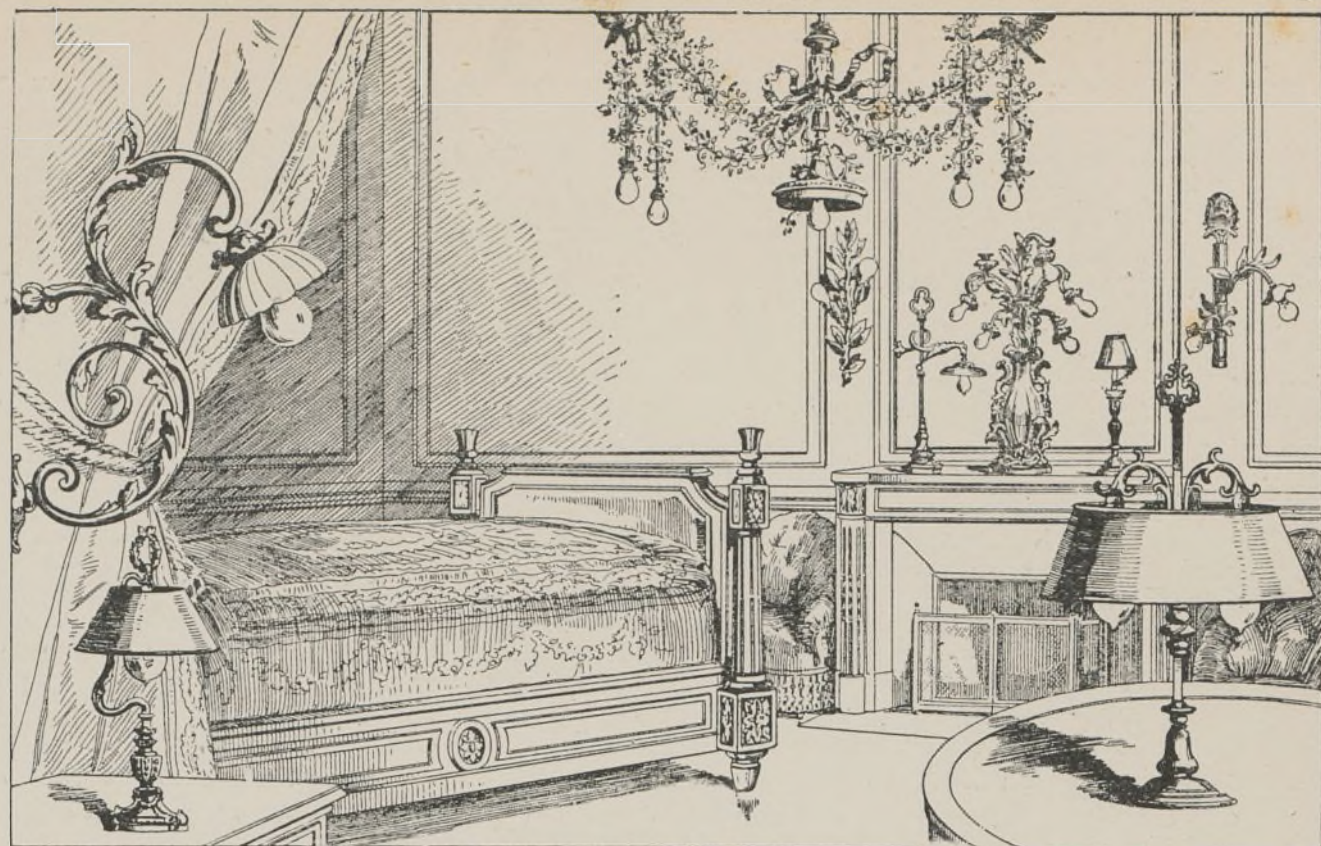


Madeleine Lemaire

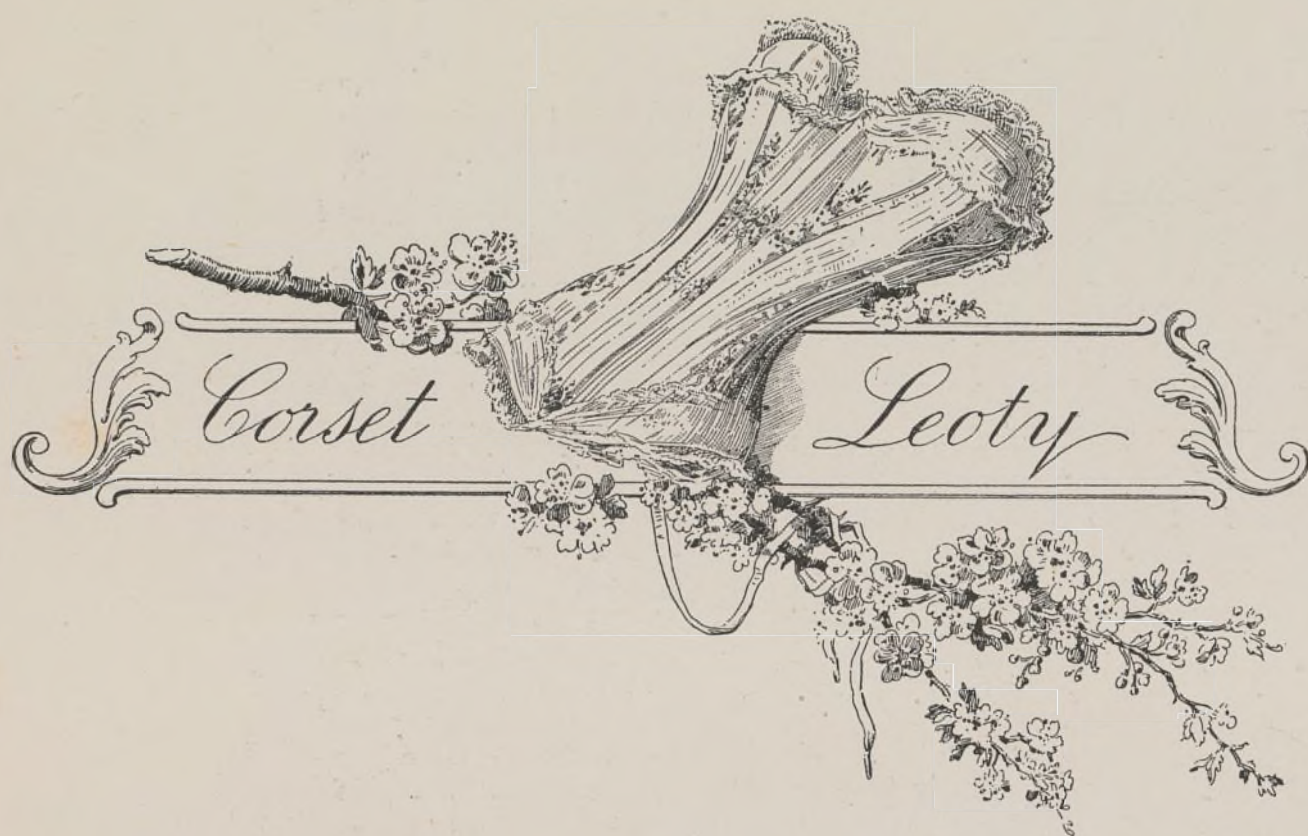
Ayuntamiento de Madrid



LENTHÉRIC — FARDS DU TINTORET — 245, rue S^t-Honoré.



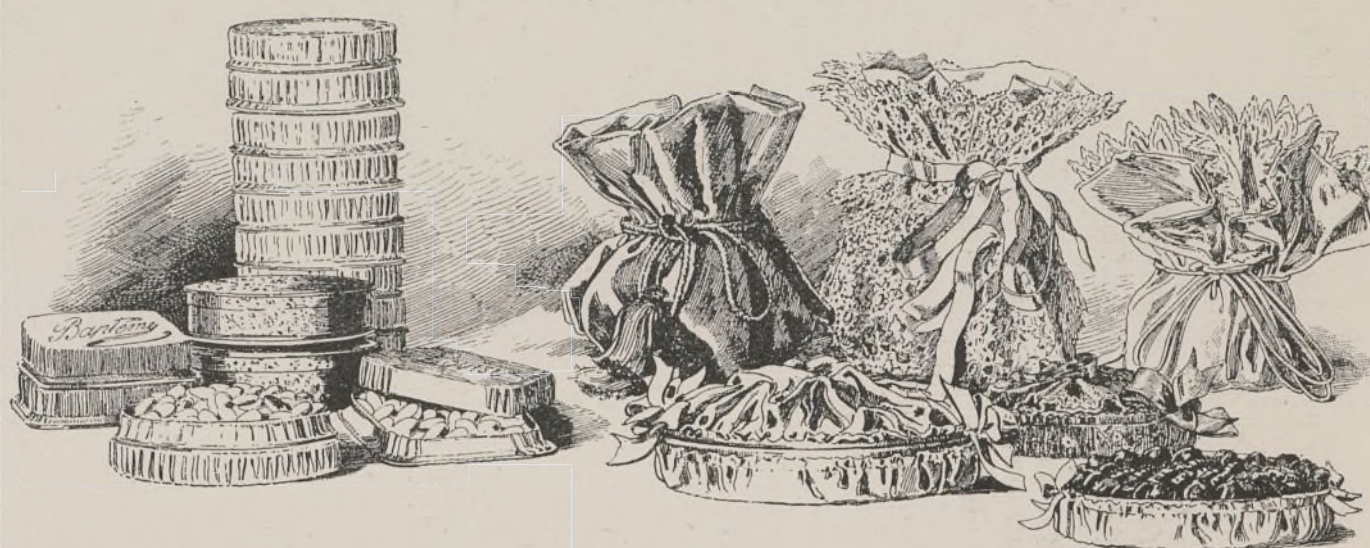
Éclairage électrique pour Chambre à coucher
MAISON H. BEAU & M. BERTRAND-TAILLET, 226, rue Saint-Denis.



Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

LES BOITES POUR BAPTÊMES



Ce qui ne se fait plus :
LES DRAGÉES

Ce qui se fait :
LES BONBONS EN CHOCOLAT PIHAN



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



LA SEULE VÉRITABLE EAU DE BOTOT
17, rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1891



J. MACHARD. — LE LOUP.

(Exposition des Pastellistes).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Légende de Juan Garin, par ALBERT LYNCH.

Le Matin après le Bal, par A.-A. ANDERSON.

Le Loup, par JULES MACHARD. (Exposition des Pastellistes).

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Le Prince Louis-Napoléon (photographie directe).

La dernière Résidence du Prince Napoléon à Prangins (photographie directe).

Les Livres, par R. M.

La Légende de Juan Garin, par MAURIGE SPRONCK.
Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

Acquittée! roman par FORTUNÉ DU BOISGOBEY (troisième partie). Illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

Anne de Kerlaç, par le Comte E. DE KÉRATRY. Illustrations de JULES GIRARDET.

Zéphyrine, monologue par PAUL POIRSON. Illustrations de F. DE MYRBACH.

COUVERTURE : *Les Lilas*, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

Le Mois Parisien

Abondance de Salons. — Martiaux et Industriels. — *Le Salon des littérateurs*. — *Aquarellistes et Pastellistes*. — *Une tempête sous un crâne*. — *Le mouvement mondain*. — *La direction de l'Opéra*. — *Réformes urgentes*. — *Joséphin Soulyard*. — *Le Prince Louis-Napoléon*.

Nous voici dans le mois du blaireau, de l'huile de lin et de la térébenthine. Tout pour les peintres, tout par les peintres ! Abondance de Salons. Les kilomètres de peinture, d'aquarelle, de dessin, d'eaux-fortes, se sont partagés une fois encore entre le Palais de l'Industrie et le Champ de Mars. Et pourtant, malgré l'immensité des emplacements, on n'est pas arrivé à réaliser ce rêve : la cimaise pour tous. Il y a toujours, parmi nos sympathiques huileux, des cris, des grincements de dents et des récriminations. L'homme, a dit Lamartine, est infini dans ses vœux.

Cette année, au Champ de Mars, les sculpteurs ne peuvent pas se plaindre — mais ils se plaindront tout de même. On leur a livré, dans le Palais des Beaux-Arts, une nef immense décorée avec goût par Jambon et où les ouvrages de sculpture se trouvent isolés, dispersés dans un jardin féerique orné de deux fontaines monumentales, l'une de Dalou, l'autre d'Injalbert.

D'autres améliorations ont été faites. Les aquarelles, les pastels, les gravures sont à l'aise dans les deux pavillons d'angle. On a pratiqué une large baie dans le salon rouge où étaient exposées, l'an dernier, les toiles de Meissonier et de Ribot, et l'on a remplacé le velum par un plafond de Dubufe. Gervex expose, dans le salon bleu, le plafond qu'il peint pour l'Hôtel de Ville. Bref, les *Martiaux* vont être installés avec autant de coquetterie que les *Industriels* et leur exposition ne se ressentira plus du voisinage des matériaux de démolitions. Le provisoire semble faire place au définitif.

Le Salon des littérateurs est en voyage. Il est parti pour Londres. Souhaitons que certaines toiles, déjà malades, ne soient pas achevées

par le mal de mer. Toutefois, il serait injuste de trop médire de cette petite exposition où se trouvent des œuvres curieuses.

On y a revu quelques beaux dessins de Victor Hugo et une intéressante série de tableaux de Théophile Gautier dont quelques-uns sont d'un dessin remarquable et d'une couleur charmante.

Le goût de Gautier le portait vers la peinture. Tout jeune homme, il était entré chez Rioult. « Le premier modèle de femme, dit-il, ne me parut pas beau et me désappointa singulièrement, tant l'art

ajoute à la nature la plus parfaite. C'était cependant une très jolie fille dont j'appréciai plus tard, par comparaison, les lignes élégantes et pures. Mais d'après cette impression, j'ai toujours préféré la statue à la femme et le marbre à la chair. »

La plupart des vivants, de ceux que la fantaisie de Bergerat a classés dans un « Luxembourg » idéal, par opposition aux morts, classés dans un « Louvre » hypothétique, appartiennent à l'école impressionniste.

Beaucoup ont la verve et la couleur, mais peu savent dessiner congrûment. Bouguereau n'a pas d'élèves parmi les littérateurs peintres, dont la plupart se bornent à pointiller ou à laver des paysages sans oser aborder la figure. Quant au nu, absence complète. Il faut croire que c'est trop difficile.

Il restera de cette exposition un catalogue fort amusant qui contient quelques mots spirituels et de jolis vers.

Citons encore l'Exposition des Aquarellistes, précieuse sélection d'œuvres des maîtres du genre, et celle des Pastellistes, où figure le *Loup* de J. Machard, que nous reproduisons à notre première page.



Tandis que les « tableaux » des littérateurs traversent la Manche

étonnée, les logistes de l'École des Beaux-Arts pâlisent pour soixante-douze jours, dans leurs ateliers cellulaires, devant une toile sur laquelle ils doivent représenter *Jésus apaisant la tempête*.

Le sujet est beau, mais ceux des logistes qui n'ont jamais vu la mer doivent avoir quelque peine à se la figurer entre les murs blancs d'une chambrette de deux mètres de large sur trois de long.



S. A. I. Mgr LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

Leur effort imaginaire pourrait vraiment être intitulé : *Une tempête sous un crâne*.

Le second étage de l'École manque de vagues, et celles que les logistes pourraient créer, en renversant leur seau de toilette, ne leur donneraient qu'une idée insuffisante des grands spectacles de la nature.

D'autre part, le sujet même est assez embarrassant.

Si l'on peint la mer en fureur, à quoi voit-on que Jésus l'apaise ? Et si on la dépeint très calme, comment peut-on savoir qu'elle a été tempétueuse ?

Les logistes n'ont qu'un moyen de s'en tirer : c'est d'escamoter la mer, qui sera cachée par le rebord de la barque ; mais, alors, le tableau pourrait être indifféremment appelé : « Jésus apaisant la tempête » ou « Une partie de pêche à Bougival ».

Attendons-nous, l'année prochaine, à entendre ce dialogue entre le jury des logistes et ceux-ci :

« Avez-vous vu le pic du Midi dans la matinée du treize décembre mil huit cent vingt-sept ? »

— Jamais, pas même en rêve ; car nous n'étions pas nés.

— C'est parfait... Vous avez trente-six heures pour ébaucher ce sujet et soixante-douze jours pour le peindre. Et maintenant, faites un chef-d'œuvre. »

✱

Les femmes sont généralement affolées, en ce moment, par les préparatifs de leur toilette de Vernissage. Néanmoins, le mouvement mondain ne s'arrête pas.

La Potinière du Bois de Boulogne jaboie avec entrain, et nos amazones, infiniment plus agréables à regarder que celles du Dahomey, luttent de grâce et de hardiesse dans les allées rameuses.

On se montre la baronne Adolphe de Rothschild, la comtesse d'Araman, la duchesse d'Albufera, mademoiselle Le Gonidec, la comtesse Louis de Montesquieu, la baronne de Rothwiller. Le concours hippique a donné un fort coup de fouet aux promenades équestres.

D'autre part, dans les salons, on a fort cotillonné.

Les réceptions de la princesse Gortchacow ont ébloui et charmé le tout Paris élégant et diplomatique.

De grands mariages, comme celui de la troisième fille du marquis de Clermont-Tonnerre avec le vicomte de Pommereu, héritier du marquis d'Aligre, ont étalé les merveilles de leurs corbeilles éblouissantes. Bijoutiers et orfèvres n'ont pas chômé.

Nos mondains n'oublient d'ailleurs pas les pauvres, et il suffit, pour le prouver, de rappeler la vente si fructueuse organisée par la comtesse Ferdinand de la Ferronnays, au bénéfice de ses chers orphelins.

✱

La question de la direction de l'Opéra est enfin résolue. Il faut avouer que les politiciens sont cruels. Depuis trois mois, il était absolument décidé que M. Bertrand remplacerait MM. Ritt et Gailhard. Néanmoins, le ministre a laissé tranquillement les candidatures se produire et les candidats se tourmenter au point d'en être malades. Ah ! la place était convoitée ! Elle en vaut la peine ; mais que de tracas elle va donner à « l'heureux vainqueur ». Il faut, pour assumer de telles responsabilités, avoir le goût de l'apostolat.

M. Bertrand a des idées intéressantes. Il se propose de monter de vastes œuvres comme la *Prise de Troie*, de Berlioz, *Héro-*

diade, de Massenet, *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, *Salammbô*, de Reyer, *Otello*, de Verdi, *la Vie pour le Tzar*, de Glinka, *les Maîtres chanteurs et Lohengrin*, de Wagner, *Orphée et Armide*, de Glück, etc. Il organisera des représentations à prix réduit et des représentations de gala auxquelles prendront part les artistes de la Comédie-Française. Il créera pour ses abonnés des *five o'clocks* qui auront peut-être le succès de ceux du *Figaro*.

Puissent son zèle et son activité galvaniser l'orchestre de l'Opéra, qui trop souvent sommeille, comme parfois le bon Homère, et qui joue autant de la lorgnette que des instruments de musique.

Puisse aussi le nouveau directeur mettre à la retraite les choristes des deux sexes qui ont depuis longtemps atteint la limite d'âge et qui ne donnent plus au public, selon l'expression de Bossuet, que les restes d'une voix qui tombe.

✱

Le mois a vu disparaître Joséphin Souly, le poète lyonnais auquel on doit le vers si original :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

La foule ne connaît guère de Joséphin Souly que son sonnet intitulé : *Les deux Cortèges*. Deux cortèges se sont rencontrés à l'Eglise ; l'un pour le baptême, l'autre pour l'enterrement d'un enfant,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,

La jeune mère pleure en regardant la bière,

La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

C'est gracieux ; mais le qualificatif : auteur des *Deux Cortèges*, était devenu un cauchemar pour Souly, comme celui d'auteur du *Vase brisé* pour Coppée.

La popularité est une paresseuse qui acclame volontiers quatorze vers pour se dispenser de lire le reste. Les géants seuls, comme Hugo, Gautier, Musset ou Baudelaire, arrivent à secouer l'apathie de la masse lettrée, à s'imposer aux mémoires indolentes. Et encore !...

✱

Nous avons donné, dans notre précédent numéro, le dernier portrait du prince Napoléon — une vraie médaille antique, — d'après une photographie du comte L. Primoli.

La physionomie du prince Victor est assez connue pour que nous n'ayons pas à la reproduire ici, mais nos lecteurs nous sauront gré de publier aujourd'hui le portrait du prince Louis, dans son uniforme simple et coquet à la fois de lieutenant-colonel des dragons de Nijni-Novgorod.

Le prince Louis Napoléon est né en 1864. Il est grand, mince, élancé ; quand il cause, il a une façon toute particulière de regarder son interlocuteur dans le blanc des yeux, et qui intimiderait si la pénétration de ce regard n'était tempérée par l'aménité de la parole.

Le prince Louis s'est voué tout entier à l'état militaire. Après avoir accompli en France son année de volontariat dans un régiment de ligne à Blois — d'où il est sorti avec le grade de caporal — il est entré au service de l'Italie comme officier de dragons. L'adhésion de l'Italie à la triple alliance exposant les troupes italiennes à combattre un jour la France, c'est au Tzar que le prince a demandé à servir dans une armée amie.

Le prince Louis s'est toujours tenu à l'écart de la politique, et il est bien décidé à déclinier la charge que lui impose le testament paternel, en le transformant en chef de parti.

LA GRAND-VILLE.

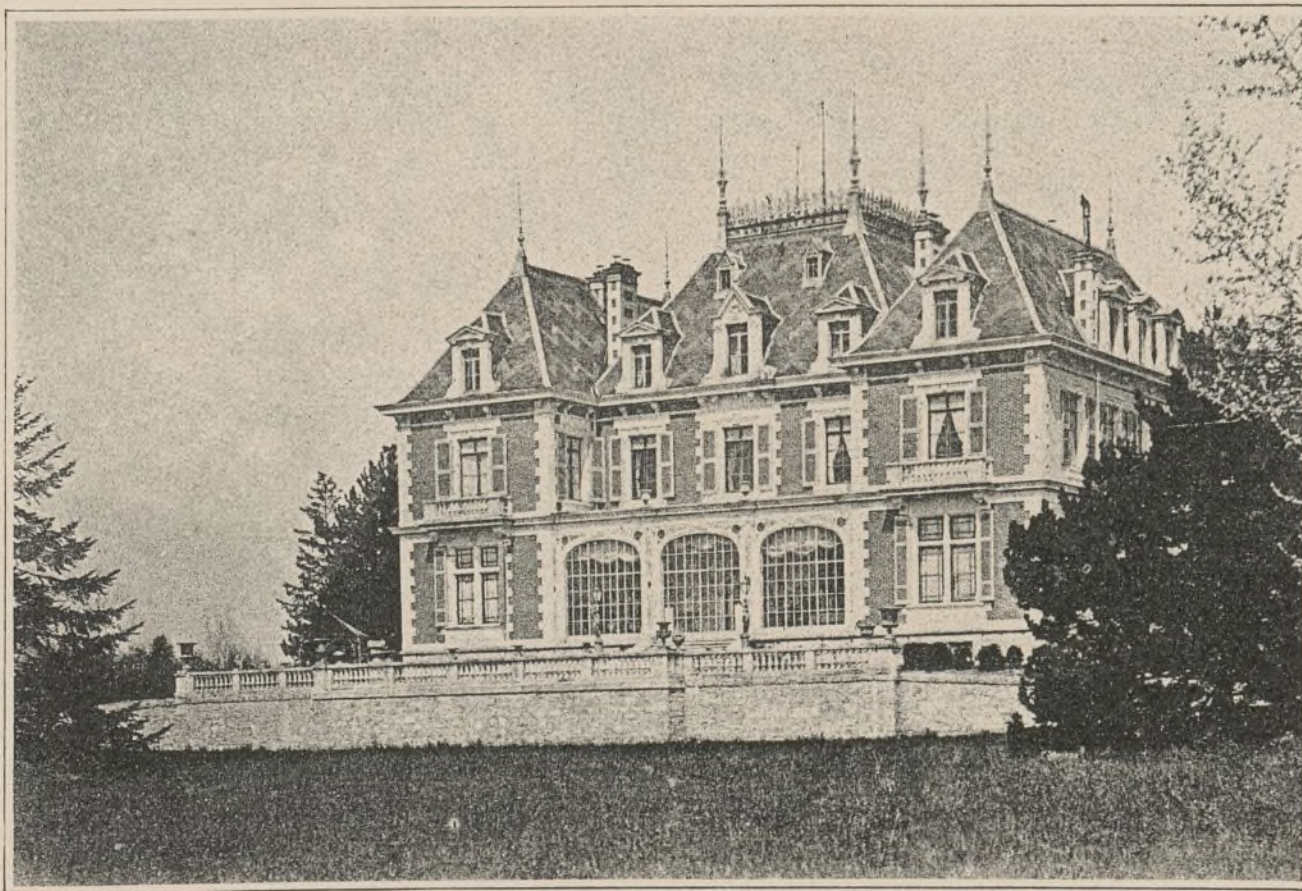
La dernière Résidence du Prince Napoléon

La dernière résidence du prince Napoléon, la villa de Prangins, est une construction vaste et confortable bâtie sur une partie des terrains dépendant du domaine de Prangins. Ce domaine, ainsi que le château de Prangins, après avoir appartenu au prince Napoléon sous l'Empire, a été vendu par lui en 1874. Une portion en a été distraite et a constitué le parc de la villa dont nous donnons ici l'aspect.

La façade que représente notre dessin regarde le lac de Genève, dont elle n'est séparée que par une immense pelouse bordée d'une allée qui longe les eaux bleues du Léman. Les grandes baies vitrées qui occupent le milieu du bâtiment éclairent une vaste galerie sur laquelle ouvre le grand salon où se trouvent rangés, dans de hautes vitrines, tous les précieux et nombreux souvenirs de l'époque impériale, catalogués et étiquetés par les soins du prince défunt.

La façade opposée, où se trouve l'entrée, reproduit la même disposition architecturale que celle du lac : mais les baies centrales sont remplacées par trois fenêtres au premier étage, sans compter une fenêtre pour chaque avant-corps.

La porte d'entrée s'ouvre, non pas au milieu, mais sur le côté droit de la façade ; elle est protégée par un toit que supportent des piliers de briques et de pierre blanche.



Après avoir traversé un vestibule, on pénètre dans un hall de vaste dimension, aux murailles garnies de tableaux, puis on passe dans le salon dont nous avons parlé plus haut.

A droite, dans le pavillon de droite, au rez-de-chaussée, se trouvent l'office, la salle à manger et une grande salle de billard, donnant sur la façade du lac ; à gauche la chambre à coucher du prince, un petit cabinet de travail et un grand cabinet qui fait pendant à la salle de billard.

Un parc, relativement considérable, enveloppe la propriété. Il est percé de larges allées, orné de statues, de colonnes, etc., rafraîchi par de petits lacs intérieurs ; on y trouve une ferme, une scierie, un

port pour les yachts, et diverses autres dépendances ; sur le point le plus élevé se dresse une statue de bronze de Napoléon I^{er}, médiateur de la Confédération suisse.

Le prince s'occupait beaucoup de Prangins ; tous les détails d'amé-

nagement, d'exploitation et d'entretien étaient réglés par lui avec cette précision qui est dans le caractère de sa race. Et quand on le voyait donner ses ordres à son modeste personnel, on ne pouvait s'empêcher à penser au grand exilé, à Napoléon administrant son royaume de l'île d'Elbe, comme il avait gouverné l'Europe.

T. G.

PRIME AUX ABONNÉS

Figaro Illustré mensuel, première année (avril à décembre 1890). Un magnifique volume richement relié avec fers spéciaux, 24 francs (port en sus) au lieu de 32 francs.

Figaro-Exposition. Recueil sur l'Exposition de 1889, même format que le Figaro Illustré, nombreuses illustrations en noir et couleurs, édition Boussod, Valadon et C^{ie}. — Prix : 20 francs (port en sus) au lieu de 30 francs.

Adresser les demandes à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

Les Livres

Ce qui rend parfois très facile, trop facile même, à notre gré, les fonctions de bibliographe, c'est la disette fréquente de bons livres.

Des médiocres, il y en a toujours en abondance, — hélas ! car nous sommes obligés de les lire — et je ne crois pas que la satisfaction que l'on peut éprouver à déguster les ouvrages de mérite, parvienne à compenser la souffrance que l'on ressent à ingurgiter les productions sans valeur.

Mais le public, que nous avons mission d'amuser et de distraire, n'a que faire de nos plaintes. Il peut assurément les apprécier, étant lui-même quelquefois trompé, mais il demande à s'y soustraire et désire que nous l'aidions à éviter les lectures ennuyeuses ou malsaines. C'est à quoi nous nous efforçons.



Pour ceux que charme une érudition aimable, voici sans conteste le livre de la saison : c'est le *Rabelais* d'Arthur Heulhard. En racontant avec sa science de bénédictin, mais aussi avec son brillant talent de journaliste, les voyages à Rome, l'exil à Metz, les démêlés avec la Sorbonne du premier romancier français, notre collaborateur a édifié une véritable restitution du xvi^e siècle. Traité par tout autre, le sujet n'eût pas manqué d'être indigeste et seuls les érudits y eussent trouvé plaisir. Mais tel n'est pas le cas. A l'aide de recherches patientes et sûres, Heulhard a ressuscité une des plus charmantes époques de l'histoire de la société française ; et l'évocation, sous sa plume, s'est trouvée attrayante comme un roman. A la suite du grand Rabelais, en le suivant à travers ses pérégrinations en Italie ou en Lorraine, il y a — vous pouvez m'en croire, — quelques bonnes journées à passer sous le règne de François I^{er}.



Venons maintenant aux romans. Ce dernier mois en est fécond. L'*Institutrice*, de M. Adrien Chabot, qui a été très remarqué dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est une étude psychologique fort émouvante et d'une observation très serrée. Le style élégant n'est pas le moindre mérite de ce livre.

Je me garderai de recommander aux lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ *Là-bas*, le livre à sensation, dans lequel M. Huysmans a rassemblé tous les documents connus et inconnus sur la sorcellerie diabolique. Je me sers à dessein du mot « document », parce que tout en étant une œuvre de pure imagination dans la forme, dans le fond, *Là-bas* est remarquable par la connaissance approfondie des pratiques étranges du moyen âge. Ce livre, encore une fois, mérite d'être signalé aux curieux, parce qu'il a une valeur d'étude ; mais la lecture n'en doit être abordée qu'avec une extrême prudence.

Parmi les volumes parus tout récemment se trouve le dernier livre de Théodore de Banville ; il a pour titre : *Marcelle Rabbe*. C'est le récit d'une aventure très parisienne, trop parisienne même parce qu'elle est un peu alambiquée et manque passablement de vraisemblance. Mais, à part cela — et faut-il demander au roman et au roman de poète surtout d'être vraisemblable — le charme est touchant et d'un sentiment élevé. Il est de plus écrit dans cette langue étincelante et harmonieuse qui appartenait à Banville.

Autre livre posthume : le livre des *Derniers Samedis* de A. de Pontmartin, pour les amateurs de documents historiques, contient de très intéressants souvenirs, où figurent successivement le duc d'Aumale, Blaise de Bury, le comte de Paris, M. de Falloux, Nisard, la duchesse de Berry, Monseigneur Darboy, la marquise de la Rochejacquelein, etc.



En quittant la France, où il laissait les plus vives sympathies, le général Tchong-Ki-Tong, a laissé aussi en guise de P. P. C. un livre d'observation des plus amusants, qui vient de paraître à la Librairie Charpentier, sous ce titre : *Les Parisiens peints par un Chinois*.

Mais il a laissé une autre œuvre littéraire encore, dont la lecture sera un régal de raffiné. C'est un vaudeville chinois des plus curieux, qui paraîtra prochainement dans le *Figaro Illustré*, accompagné de charmantes illustrations de Félix Régamey.



Le *Journal du Canonier Bricard* (1792-1807) est un digne pendant des fameux *Cahiers du Capitaine Coignet*. Coignet nous a dépeint avec son inimitable sincérité la période glorieuse de l'épopée impériale. Bricard, lui, n'a pas été à la même fête : rien de lamentable comme ces campagnes de Flandres et de Hollande, sous une pluie continuelle, avec des bivouacs dans la boue et dans l'eau ; en route nuit et jour, sans pain et sans souliers. Bricard est un enfant de Paris, mais de la race des bons Parisiens de ce temps-là. Son style est net, précis et, de sa simplicité, jaillissent à chaque instant des effets littéraires que ne préméditait certes pas le brave canonier, quand il traçait son journal au jour le jour.

Nous pouvons, sans scrupule, parler ici de Xanrof, puisqu'il a maintenant entrée dans les salons officiels. Son recueil, intitulé *Pochards et Pochades*, est tout simplement désopilant. C'est du Paul

de Kock resserré, avec une note particulière d'ironie macabre et concise. Et comme on ne lit plus de Paul de Kock, il faut lire Xanrof si l'on veut rire un peu.

R. M.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSION de PARIS aux CHATEAUX de la LOIRE par trains rapides et à prix réduits.

FÊTES DE LA PENTECOTE EN TOURAINE

ET VISITE DE
BLOIS ET DE CHAMBORD

Départ de Paris le Dimanche matin 17 Mai. — Retour à Paris le même jour.

D'accord avec la Société des Voyages économiques, la Compagnie fera émettre, du 1^{er} au 15 mai inclus, des billets d'excursion comprenant :

1^o Le transport en chemin de fer. — 2^o Les repas (vin compris). — 3^o Le transport en omnibus et en voitures. — 4^o Les entrées dans les monuments. — 5^o Les soins des Guides-Conducteurs. Par les soins et sous la responsabilité de la Société des Voyages économiques.

Prix de l'Excursion complète : 1^{re} classe, 29 fr. 50 ; 2^e classe, 25 fr. 25.

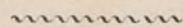
LE NOMBRE DES PLACES EST LIMITÉ

Les Billets sont délivrés :

1^o A la gare de Paris-Austerlitz ; 8, rue de Londres ; 7, rue Paul-Lelong ; 5, rue Gaillon ; 30, rue Notre-Dame-de-Nazareth ; 6, place Saint-Sulpice ; 6, rue Française ; 7, place de la Madeleine ; 21 bis, rue de Paradis ; 34, boulevard de Sébastopol ; 63, rue des Archives ; 18, rue Jean-Jacques-Rousseau.

2^o Aux Bureaux de vente de la Société des Voyages économiques, 10, rue Auber et 161, rue Montmartre, à Paris.

AVIS. — Les Voyageurs n'auront pas droit à la franchise des bagages.



CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'Aller et Retour

de PARIS à BERNE et à INTERLAKEN (via Dijon-Pontarlier-Neuchâtel).

Valables pendant 60 jours.

Trajet direct et rapide de Paris à Berne (1^{re} et 2^e classe) sans changement de voiture.

De Paris à Berne : 1^{re} classe, 110 fr. 30 ; 2^e classe, 82 fr. 30 ; 3^e classe, 60 fr. 45. De Paris à Interlaken : 1^{re} classe, 121 fr. 95 ; 2^e classe, 91 fr. 85 ; 3^e classe, 66 fr. 30.

Billets délivrés du 15 avril au 15 octobre 1891 et donnant le droit d'arrêt dans toutes les gares du parcours. Ils sont valables pour tous les trains comportant des voitures de la classe du billet, à la condition, toutefois, que pour le parcours à effectuer l'affiche de la marche des trains dispose que les voyageurs de même classe à plein tarif, ont accès dans le train.

Franchise de bagages de 30 kilogs sur le parcours P.-L.-M. — Aucune franchise sur le parcours suisse.

Aller : Paris, 1^{re} et 2^e classe, 7 h. 50 soir ; 3^e classe, 10 heures soir. — Berne, 1^{re} et 2^e classe, 9 h. 15 matin ; 3^e classe, 5 h. 38 soir. — Interlaken, 1^{re} et 2^e classe, 1 h. 55 soir.

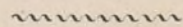
Retour : Interlaken, 1^{re} et 2^e classe, 9 h. 40 matin, 1 h. 17 soir ; 3^e classe, 1 h. 17 soir. — Berne, 1^{re} et 2^e classe, 4 h. 50 matin, 3 h. 25 soir, 6 heures soir ; 3^e classe, 6 heures soir. — Paris, 1^{re} et 2^e classe, 11 h. 13 soir, 5 h. 35 matin, 7 h. 5 matin ; 3^e classe, 11 h. 10 matin.

Voitures directes (1^{re} classe, coupé-lit).

De Paris à Berne, dans le train partant de Paris à 7 h. 50 du soir ;

De Berne à Paris, dans le train arrivant à Paris à 7 h. 5 du matin.

On peut se procurer des billets à la gare de Paris et dans les bureaux-succursales : rue Saint-Lazare, 88 ; rue des Petites-Ecuries, 11 ; rue de Rambuteau, 6 ; rue du Louvre, 44 ; rue de Rennes, 45 ; rue Saint-Martin, 232 ; place de la République, 8 ; rue Sainte-Anne, 6, et rue Molière, 7 ; rue Etienne-Marcel, 18 ; au bureau général des billets de chemins de fer de l'Hôtel Terminus de la gare de Paris-Saint-Lazare (Général-Ticket-Office) ; à l'Agence Lubin, boulevard Haussmann, 36 ; à l'Agence Cook et fils, place de l'Opéra, 1, et Grand-Hôtel, boulevard des Capucines ; à l'Agence des Vagons-Lits, place de l'Opéra, 3 ; à l'Agence H. Gaze et fils, rue Scribe, 7 ; à l'Agence des Voyages économiques, rue Auber, 10 ; et à l'Agence des Indicateurs Duchemin, rue de Grammont, 20.



CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h. 1/2. — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2^e classes.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h. 22, 11 h. 30 du matin, 3 h. 30 (Club-Train n'a pas lieu le samedi) et 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 10 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 20, 11 h. du matin, 3 h. 15 (Club-Train n'a pas lieu le dimanche) et 8 h. 15 du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Un service de nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes via Calais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10 du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un service de nuit à prix très réduits et à heures variables, via Boulogne-Folkestone.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

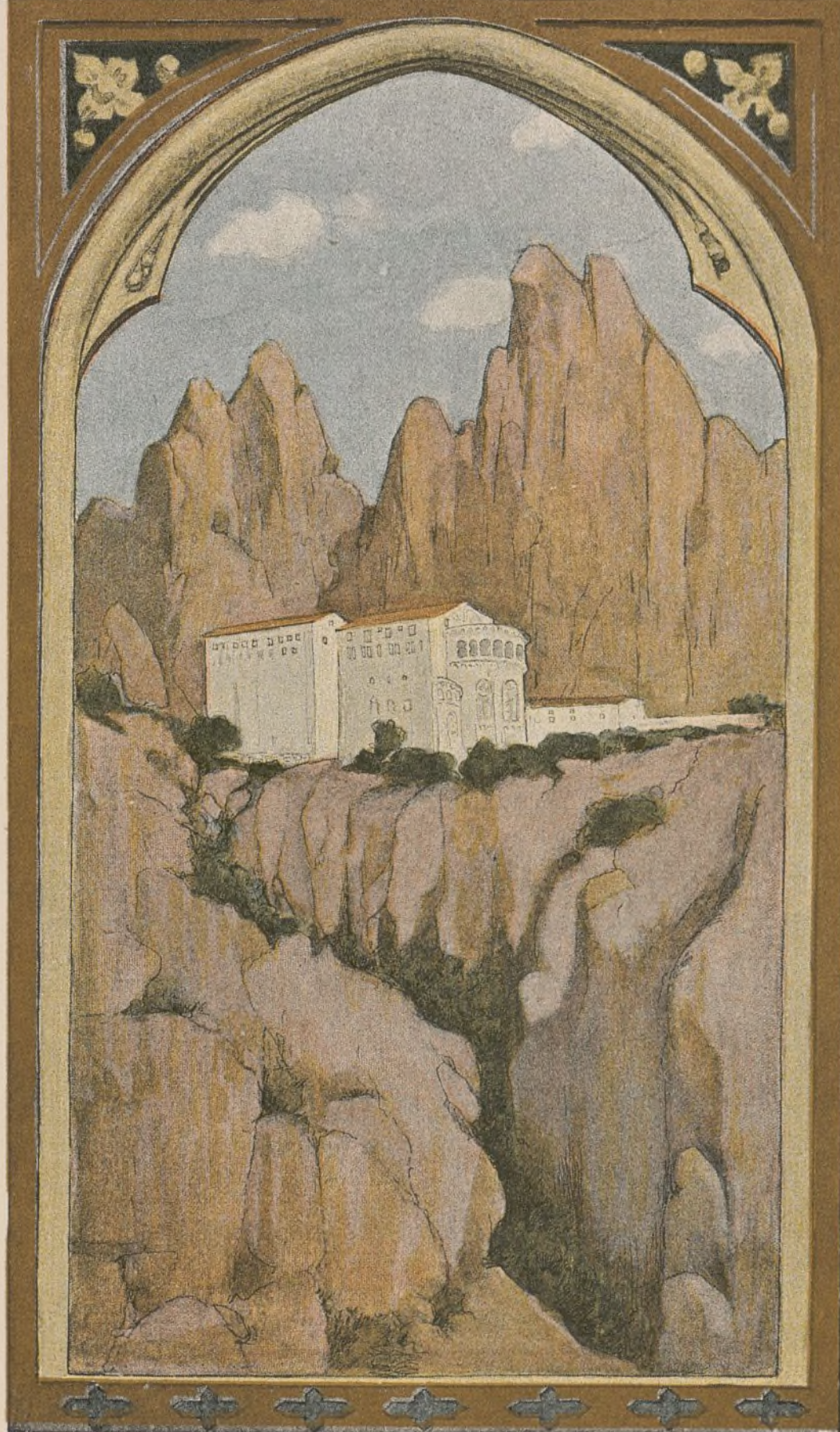
Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LA LEGENDE DE JUAN GARIN +



PAR
MAVRICE SPRONCK

L quarante kilomètres environ de Barcelone, vers l'ouest, dans la direction de Saragosse, le Montserrat se dresse, dominant de son ampleur énorme les derniers contreforts des Pyrénées. C'est là que les saintes légendes ont placé l'ermite Juan Garin. Depuis des temps très anciens, chaque année, à date fixe, des théories de fidèles continuent d'y affluer, et l'image miraculeuse de la Vierge noire elle-même, ses trésors et son église, ne sont pas l'objet d'une vénération plus populaire que la farouche retraite qui abrite l'homme de Dieu, ses péchés et son expiation.

La grotte est creusée dans la paroi abrupte de la profonde fissure qui fendit la montagne en deux jusqu'au tiers de sa hauteur, il y a bientôt dix-neuf cents ans, à l'heure et à la minute précises où, dans Jérusalem, le voile du temple se déchira par le milieu, tandis que le Sauveur expirait sur la croix. On arrive à ce repaire âpre, étroit et bas, par un dangereux sentier qui s'élève en lacets au-dessus des vieux bâtiments monastiques. Maintenant il est fermé par une grille scellée; au fond, dans la pénombre, la statue de l'anachorète, assise sur la terre, frôlée par les lianes, tachée par des plaques de moisissure, prend, avec sa pâleur, un aspect à moitié fantastique; le sol est couvert d'une couche épaisse de cartes de visite cornées, bizarre hommage des âmes pieuses à celui qui vécut là sa vie à la fois mystique et romanesque.

Cette vie, il n'est pas très malaisé d'en connaître l'histoire. Le *fraile* qui vend des médailles, des cierges et des chapelets bénis, ne refuse jamais de la conter pendant ses loisirs à ceux qui lui en font la demande, et dont la requête ne semble pas dictée trop ostensiblement par un futile appétit de curiosité mondaine.

La vocation de Juan Garin ne le poussait pas d'abord vers le renoncement érémitique. Il avait été soldat avant d'être ascète; et, à vingt ans, il avait déjà guerroyé un peu partout contre les Sarrasins, envahisseurs des pays d'Espagne, ennemis de Dieu et adorateurs de trois idoles qui ont nom Mahomet, Apollon et Ter-vagant. Bien des fois, il avait assisté à des assauts et pillages de villes; et son cœur se dilatait dans les cris et les mêlées des combats, aux escalades des murailles croulantes ou bien dans les plaines labourées par les sabots des chevaux et le piétinement des hommes d'armes, alors que, de sa large épée à deux mains, il s'ouvrait

un chemin sanglant au milieu des lignes païennes. C'étaient là ses vraies joies; car il était brave et robuste, et rien ne l'enivrait plus que les périls et les prouesses des batailles, pas même la douceur d'entendre les filles chuchoter d'admiration à son passage, quand il promenait sa belle prestance à travers les rues.

Un jour pourtant, ayant été étourdi d'un coup de masse à l'attaque du castel de Val-Fonde, il tomba prisonnier des infidèles, et ceux-ci l'emmenèrent en leurs cités maudites, à pied, les mains liées derrière le dos, et ils le soumirent, ainsi qu'un esclave, à des ouvrages durs et vils, parce qu'il refusait de renier la foi du Christ pour sacrifier à d'impures images. Il lui fallut vivre ainsi dans l'humiliation et la misère, et son désespoir en devint si grand qu'il manqua de mourir, loin de ses compagnons, sans secours, sans confession, peut-être en état de péché, trainant comme un chien, le long d'un mur, sa douloureuse agonie.

Cette épreuve lui fit faire réflexion; dans une prière ardente, il promit au Seigneur, s'il le guérissait et s'il le délivrait de sa servitude, de renoncer à jamais aux plaisirs et à la société du monde, et de se consacrer aux devoirs du solitaire, dans les montagnes de sa province, en un lieu si escarpé, si âpre, que les

chevriers eux-mêmes ne conduisent pas jusque-là leurs troupeaux, et que, à certaines heures seulement où la brise monte des vallées, on entend quelques notes grêles de la chanson des pâtres et le tintement cristallin des clochettes pendues au cou des chèvres.

Son vœu fut écouté; dans la nuit suivante, il sentit s'apaiser la fièvre qui consumait ses membres, et, peu après, les princes de l'Aragon ayant taillé en pièces les troupes des rois maures et conquis de nombreux captifs, ils proposèrent des échanges; Juan Garin se trouva parmi ceux que l'émyr renvoya en liberté vers les régions du Nord, et il pleura de bonheur quand, à la place des minarets blancs d'où le moueddin gémit ses appels, il revit les clochers d'églises pointant au-dessus des villages.

Il ne prit que le temps de courir à Barcelone embrasser son père et sa mère; il leur fit part de son serment et de sa résolution, puis, vêtu d'une robe de grosse laine brune, les reins serrés par une corde, un bâton à la main, il partit pour le Montserrat avec l'intention de n'en plus revenir.

La pratique de la vie religieuse commença aussitôt pour lui,



et il s'y adonna avec l'ardeur qu'il portait dans le sang et qu'il dépensait jadis en son métier de soldat. Les longues oraisons, les veillées méditatives, les mortifications, les jeûnes émacièrent son corps et firent briller ses yeux; mais son âme s'emplit d'une béatitude qui lui semblait un avant-goût des allégresses éternelles que Dieu réserve à ses élus aux séjours paradisiaques.

En ses extases, il n'était pas rare qu'il entendit au-dessus de sa tête le frémissement du vol des anges, ou bien de suaves harmonies qui glissaient à travers les branches des arbres, sans qu'il fût possible de savoir d'où elles émanaient. Des visions de formes blanches et sveltes s'ébauchaient aussi parfois à ses regards; et elles n'étaient sûrement pas des fantasmagories du diable, car jamais Garin n'éprouvait un bien-être plus parfait qu'après ces apparitions fugitives, et il savait par expérience quel accablement douloureux laisse en nos cœurs la présence des démons.

Tous les monstres de l'enfer l'avaient hanté en effet au début de sa solitude, et il avait eu à lutter contre les malices insidieuses par où ils cherchaient à irriter ses sens. Mais, peu à peu, lassés et vaincus, ils s'étaient retirés au loin, et pas un n'osait affronter l'homme que protégeait Dieu. Les nuits de Sabbat, quand la chevauchée des boucs et des sorcières passait au galop près des cimes du Montserrat, les bêtes se cabraient dans les nuages, comme prises d'effroi, et faisaient un détour pour éviter l'asile de l'ermite. On le savait dans les villages de la plaine, et la réputation de Juan Garin était grande parmi les personnes avisées.

C'est pourquoi, dès qu'une femme ou un enfant paraissaient en proie à quelque possession, on les lui amenait et il les guérissait.

Souvent même il n'était pas besoin de paroles consacrées ni de l'imposition des mains: aussitôt qu'on entraînait dans les sentiers sauvages qui conduisaient à la grotte de l'ascète, les esprits du mal, saisis de crainte, abandonnaient le corps de leurs victimes, et on les voyait distinctement s'enfuir à travers les herbes, sous la forme de renards, de rats, de serpents, de lézards ou d'autres animaux ignobles.

Il avait trente-deux ans, et depuis sept années il ignorait le monde, quand arriva l'aventure qui faillit perdre son âme et qui modifia si profondément le cours de son existence.

La ville et la province de Barcelone étaient gouvernées alors par le comte Vilfrédo. Ce seigneur, assuré contre les incursions sarrasines par la force de ses armes, intelligemment servi par ses ministres et aimé de ses sujets, aurait été le plus heureux des souverains absolus, si sa fille unique Riquilda n'eût souffert d'un mal étrange qui la prenait à des intervalles variables et qui agitait son corps de tressauts involontaires. Non seulement les remèdes terrestres de la médecine, mais aussi les remèdes célestes, les exorcismes, avaient été employés en vain; aussi, bien qu'elle fût merveilleusement belle, nul gentilhomme ne la demandait en mariage.

Son père se répandait en lamentations; malgré son peu de succès, il continuait ses tentatives thérapeutiques avec l'espoir tenace et de plus en plus improbable d'un résultat final. Mais les semaines s'ajoutaient aux semaines, et les mois aux mois; et les moindres chances de guérison avaient été épuisées, quand le

ALBERT LYNCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

*... Comme elle s'était mise les pieds nus,
pour aller cueillir une touffe d'iris...*

(LA LÉGENDE DE JUAN GARIN).

Ayuntamiento de Madrid

comte entendit parler des incroyables miracles qu'opérait l'ermite du Montserrat.

Il vit là une épreuve suprême qu'il ne convenait pas de négliger, et, réunissant une nombreuse escorte de cavaliers et de dames, il se dirigea vers la résidence de l'ascète, afin de lui conduire sa fille et de la laisser entre ses mains jusqu'à l'heure où il aurait acquis la certitude qu'elle était délivrée de toute espèce de maléfices.

C'était une grave imprudence, et que le fait d'avoir vécu au moyen âge ne suffit pas à excuser. Elle fut cause d'incalculables malheurs et de crimes qui auraient certainement rebuté la miséricorde de Dieu, si cette miséricorde n'était pas infinie.

Quand, en effet, les démons abandonnèrent Riquilda, ce fut pour se rabattre impitoyablement sur Juan Garin. Jamais l'infortuné n'avait été plus assailli de leurs embûches.

Il eut beau se mortifier avec persistance et s'agenouiller sur la terre en serrant entre ses bras l'humble croix de bois où il avait jadis puisé tant de paix et de foi, maintenant son âme volait vers d'autres objets, et des images profanes hantaient sa pensée. Il n'entendait plus l'écho des cantiques que chantent les bienheureux; il ne sentait plus, dans son sommeil, passer sur son front le souffle des anges; et il se surprit à regretter les vœux éternels qui liaient sa jeunesse et sa force en ce sombre désert. Que n'était-il soldat encore, à courir les routes et à chercher fortune! Pourquoi avait-il changé sa cote de mailles contre un froc de bure, plus lourd à ses épaules que son ancien équipement d'acier? Tristesse et misère! Il était moins libre et moins riche à présent qu'au temps où il subissait l'esclavage dans les villes des rois maures.

Il soupçonna bien un moment que la vue de sa compagne pouvait n'être pas étrangère à ses mauvaises rêveries. Descendant alors au fond de son cœur, il s'était interrogé avec la minutie d'un directeur attentif: rien de suspect ne lui était apparu. Et pourtant, à mainte reprise, pour plus de certitude, il était revenu sur ce sujet, s'énumérant en détail les perfections de Riquilda, évoquant avec une complaisance inconsciente son fin profil de vierge, un peu délicat et pâle, sa démarche, le son de sa voix, la clarté de ses yeux, la grâce de ses gestes, tout ce qui en elle eût pu susciter une cause de séduction dangereuse. Ces examens intimes, fréquemment renouvelés, avaient dissipé ses doutes; il était sûr de lui, maître de ses sens et inaccessible au péché.

D'ailleurs, quand il parlait à la jeune fille, il le faisait toujours sur un ton de brusquerie hautaine afin de mieux écarter la moindre tentation de familiarité amicale. Il commandait, et elle obéissait, craintive et muette d'admiration devant cet homme qui domptait les puissances des ténèbres.

Un soir cependant, au milieu du calme crépusculaire, comme elle s'était mise les pieds nus pour aller cueillir une touffe d'iris en fleurs, à l'autre bord du torrent, près d'une sorte de bassin sablonneux plein d'eau transparente, Garin la vit sans qu'elle le soupçonnât, et il ressentit une subite commotion.

Il était à l'une de ces périodes de trouble où les idées les plus contradictoires se heurtaient en désordre dans le chaos de son esprit. Il aurait voulu éprouver quelque atroce souffrance physique, les dislocations du chevet, ou l'horrible agonie du feu, ou pis encore, non pas pour mortifier la chair infâme, non pas pour gagner la gloire du martyr, mais pour la volupté seule de la torture. Des énergies incoercibles s'amoncelaient dans son sein; et quand Riquilda l'aperçut et s'approcha, une flamme emporta sa raison, et il commença à lui parler d'amour, comme un fou, sans comprendre ses propres paroles.

Mais elle les comprenait, bien qu'elle n'en eût jamais entendu de semblables, et elle les écoutait avec délices; et ils restèrent l'un à côté de l'autre tandis que la nuit montait vers eux du fond des plaines, silencieuse et lente. A l'aube seulement, la jeune femme s'endormit dans un sourire, à l'heure indécise où l'horizon se teignait de blancheurs et où les étoiles mourantes s'effaçaient à travers les cieux.

Et aussitôt, dès que la lumière du soleil eut envahi l'espace, elle dissipa brusquement, comme une brume matinale, le délire de passion qui avait halluciné Juan Garin. Il se redressa avec un frisson; il aperçut son crime; il en jugea en une seconde l'infamie ineffaçable, et lui qui n'avait tremblé devant aucun péril, il frémit d'une peur lâche en pensant au comte Vilfrédo. La colère divine l'effrayait moins en ce moment que la honte publique de la justice humaine; et c'est à elle surtout qu'il voulait échapper.

Supplier Riquilda de se taire? Implorer sa pitié et son pardon? Quel affront! Quelle impossibilité! En admettant qu'elle fût assez habile pour dissimuler d'abord leur faute commune, ne se trahirait-elle pas bien vite dès qu'elle serait rentrée au palais paternel? Il la contemplait endormie et sereine; il réfléchissait au temps où elle n'était pas venue le troubler dans sa solitude, à ce temps où il vivait heureux et qui ne se retrouverait plus, et qui lui semblait passé depuis des siècles. Peu à peu, en songeant qu'elle avait été l'origine première de sa perte, il sentait une rage sourde, puis une haine furieuse l'envahir contre elle; des mots d'injures brutales lui sifflaient entre les lèvres; un besoin de la frapper, de la meurtrir de coups injectait ses yeux de sang. A la fin, avec un cri rauque, il saisit un couteau, et subitement ivre de fièvre, de colère et d'angoisse, il lui coupa la gorge.

Alors, sans même attendre que le cadavre fût refroidi, il creusa un trou dans la terre, y déposa sa victime, et s'enfuit par la campagne, au hasard, droit devant lui, interpellant de phrases incohérentes les paysans qu'il croisait sur sa route.

Il erra longtemps ainsi, mendiant son pain, couchant la nuit sur les revers des fossés, pleurant sa déchéance, plus misérable que les plus pauvres d'ici-bas qui possèdent la suprême richesse du sommeil. En vain il tendait vers le ciel ses mains décharnées pour en implorer le repos de sa conscience; nulle parole d'en haut ne consolait son repentir. Plusieurs fois, il crut que la mort était proche, et il en conçut encore plus d'effroi; car la mort, c'était la damnation sans espoir en son éternité.

Las de trainer partout son fardeau de crimes, il aurait voulu

au moins en alléger le poids, et trouver une autre âme où il pût déposer l'abominable secret de la sienne. Un seul homme, le vicaire de Jésus-Christ, le représentant du maître crucifié qui n'avait pas maudit ses bourreaux, lui paraissait assez puissant pour le relever par son absolution, et il résolut d'aller l'implorer à Rome même. Il partit donc comme un pèlerin, parcourant des contrées inconnues où des brigands manquèrent de le tuer, et où la soif, la faim et la froidure achevèrent de briser son corps et de blanchir ses cheveux. Il était presque comme un vieillard quand il arriva dans la cité sainte, et qu'il fut entendu en confession par le successeur de l'apôtre Pierre.

Le souverain pontife l'écoula avec mansuétude et essuya ses larmes; il ne voulut néanmoins pas l'absoudre immédiatement de ses forfaits, avant qu'il eût mérité sa grâce par une nouvelle et longue période de remords et de vertus. Mais il l'assura que cette expiation ne demeurerait pas inutile; un jour viendrait où Dieu même lui indiquerait, par des marques manifestes, que ses péchés étaient remis. Seulement, il avait failli par orgueil, par confiance présomptueuse en sa sagesse et en sa force; c'était par l'humilité qu'il devait racheter son salut, une humilité telle que le monde n'en aurait point vu d'exemples semblables.

Il retournerait au Montserrat, en marchant sur les genoux et sur les mains, en ne prononçant jamais aucune parole, en ne levant jamais les yeux vers le ciel, en ne se nourrissant que d'herbes et de racines, comme font les bêtes dans les bois; et il continuerait à vivre ainsi jusqu'à l'heure où il recevrait le signe de son pardon. Alors toute souillure serait lavée en son âme, et le bonheur perdu refleurirait en lui.

Vingt-sept années se passèrent. On avait oublié Juan Garin, quoiqu'il habitât toujours la grotte témoin de sa sainteté et de ses égarements; mais maintenant



il n'y entraît que la nuit, comme un fauve, et, le reste du temps, il rampait à travers les halliers, cherchant pâture, évitant les hommes et attendant l'indulgence divine. Peu à peu ses vêtements, pourris par l'eau et arrachés par les ronces, étaient tombés en lambeaux, et sa nudité n'était couverte que de longs poils épais, pareils à la fourrure des loups et des ours. Les pâtres qui, par hasard, avaient pu l'apercevoir, ne le reconnaissaient pas, et ils le fuyaient.

Or, un jour que Vilfrédo chassait dans la montagne, ses piqueurs s'emparèrent de l'ermite, et le comte, croyant tenir un animal d'une espèce étrange, le ramena à Barcelone pour le montrer à ses amis et le faire servir à l'amusement des fêtes.

On l'exhibait après les festins dont on lui jetait les miettes, et les femmes et les enfants le regardaient avec terreur, quoiqu'il portât au cou une lourde chaîne de fer. Souvent aussi le peuple était admis à le contempler à travers les barreaux d'une grande cage, et il fallait empêcher qu'on l'assommât à coups de pierres, tant les spectateurs étaient unanimes à le trouver hideux.

Il supportait pourtant sans plaintes ses souffrances et ses humiliations; leur dureté lui était même une douceur, et il pensait qu'elles avançaient l'approche du moment où l'offrande de sa pénitence serait acceptée en paiement de ses crimes. Cette heure arriva enfin, et dans des circonstances telles qu'il n'était pas permis de mettre en doute leur caractère miraculeux.

Une fois qu'on avait, comme de coutume, conduit l'ermite devant la cour de Barcelone, on entendit un enfant qu'allaitait sa nourrice crier au captif d'une voix forte : « Lève-toi, Juan Garin, et bénis le Seigneur, car il t'annonce par ma bouche que tu es pardonné. »

Ce fut un singulier émoi dans la salle, surtout quand on vit

l'être monstrueux et velu, que les gardes surveillaient avec défiance, se redresser, puis s'agenouiller en face de Vilfrédo et raconter, les mains jointes, les abominables tentations auxquelles il avait cédé.

Dieu ayant usé de miséricorde, il eut été délicat pour le comte de se montrer moins accommodant. Il consentit donc à oublier, et ne demanda qu'à connaître la place où reposait sa fille, afin de la faire ensevelir avec les honneurs conformes à son rang. Par un dernier prodige, quand on eut creusé le sol et découvert le corps de Riquilda, on la trouva, au bout de trente années, telle qu'elle était, vivante; et dès que la lumière eut frappé son visage, ses yeux s'ouvrirent, la couleur revint à ses joues, et elle s'éveilla de son sommeil. Une fine ligne rouge marquait seulement sur la blancheur de son cou la trace du poignard, et elle affirma ne plus avoir aucune souvenance des accidents passés.

Cette considération ne fut sans doute pas étrangère à l'amour que lui voua un gentilhomme de haut lignage qui, peu après, demanda sa main; elle l'épousa, et ils furent heureux.

Quant à Juan Garin, il se retira définitivement au Montserrat et y vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans une piété édifiante. C'est à elle seule qu'il doit la vénération des pèlerins; mais ce fut son existence tout entière qui lui valut d'être chanté au xvi^e siècle par don Cristoval de Virués, capitaine des armées du roi Philippe II, en un poème de trente mille vers, qu'on ne lit plus parce qu'il est bien long, mais qui contient d'admirables beautés, si l'on en croit l'auteur de *Don-Quichotte*.

MAURICE SPRONCK.

(Illustrations de Albert Lynch.)



Acquittée !

ROMAN PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

— Suite (*) —

III

Serait-ce une mauvaise nouvelle ? demanda madame de Noyal à Robert en voyant qu'il fronçait le sourcil.

— Je n'en sais rien, car ce n'est pas clair du tout, répondit Robert avec humeur. Ecoutez et dites-moi si vous comprenez ce langage des nègres :

« Accours dare-dare. T'attends gare, cinq heures. Surtout, manque pas train. Si manquais, sauterions. »

« C'est parfaitement adressé : à M. Robert du Plessis, chez « madame la baronne de Noyal, villa des Roses, Chatenay. »

« Dans ce galimatias électrique il n'y a d'intelligible que cette indication... et la signature : « Raoul Vignemale. »

— Un de vos amis, je crois ? demanda la baronne.

— Oui... vous ne le connaissez pas, mais je vous ai parlé de lui.

— Vous lui avez dit que vous passeriez la journée chez moi ?

— Non... et je ne m'explique pas comment il a pu le savoir.

— C'est étrange, en effet... mais pourquoi vous rappelle-t-il à Paris, en toute hâte ?

— Du diable si je le devine !

— Il affirme que si vous manquez le train, vous sauteriez... qu'entend-il par ces paroles ?



— C'est de l'hébreu pour moi.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce monsieur fait des affaires ?

— Parfaitement et celles que j'ai faites avec lui ne m'ont pas réussi.

— Il me semble que dans l'argot qu'on parle à la Bourse, sauter... signifie : perdre tout son argent.

— Parfaitement !... mais, pour le moment, je n'ai rien de pareil à craindre, car je me suis liquidé avant-hier et à moins que Vignemale ne se soit permis de m'engager dans une nouvelle opération sans me prévenir...

— Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas rester dans l'incertitude. Partez, mon ami !... partez vite ! le train qu'il vous recommande de ne pas manquer, quitte la gare de Sceaux à quatre heures trente-quatre... vous n'avez pas de temps à perdre.

— Au diable Vignemale et les affaires !... Je suis venu à Chatenay pour vous voir... J'y suis ; j'y reste.

— Et moi, je vous supplie de partir. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été, en vous retenant ici, la cause d'un désastre financier qui pourrait compromettre votre fortune... et si vous restiez malgré ma prière, je serais si tourmentée que je ne vous parlerais pas d'autre chose... nous passerions une triste journée... mieux vaut cent fois que vous reveniez demain me rassurer, quand vous aurez vu votre ami et prévenu la catastrophe qui vous menace. »

Robert commençait à se dire que ce serait plus sage. Il ne doutait pas de l'honnêteté de Vignemale ; il le croyait incapable de s'être servi de son nom pour tenter un coup de Bourse insensé, mais il se défiait des entraînements de ce brave garçon qui ne rêvait que spéculations colossales et qui voyait toujours la hausse quand même.

Avec un associé de cette trempe, une mauvaise nouvelle tombant subitement sur le marché pouvait ruiner l'association en vingt-quatre heures.

(*) Voir le Figaro illustré, fascicules de Mars et d'Avril 1891.

Il y avait donc urgence et c'eût été une folie de manquer la chance qui lui restait de se tirer de ce mauvais pas.

La veille encore, après avoir lu ce télégramme alarmant, Robert n'aurait pas hésité une minute et maintenant il lui en coûtait de quitter brusquement cette veuve charmante à laquelle il venait de se fiancer, au pied levé, tout près d'un nid de merles.

« Vous le voulez ? demanda-t-il.

— Je l'exige.

— Vous en avez le droit, puisque je vous appartiens. Promettez-moi seulement que vous me recevrez demain matin.

— Aussi matin qu'il vous plaira.

— Alors, je pars et je reviendrai demain, par le premier train. Vous n'aurez pas peur de rester seule, cette nuit, dans votre villa, à l'entrée du parc où on entend marcher derrière les charmilles ? » demanda Robert du Plessis.

Il souriait en évoquant ce souvenir ; mais madame de Noyal pâlit.

Et Robert qui lui avait pris la main, sentit cette main trembler dans les siennes.

« Je ne m'y promènerai plus qu'avec vous, dans ce parc maudit, murmura la baronne en se serrant contre lui.

— Je l'espère bien ! s'écria-t-il gaiement. Je crois que vous n'y courriez aucun danger ; mais il y a trop de petites portes et la grand'route passe trop près du mur. C'est très gai les environs de Paris, mais ils sont trop mal fréquentés, surtout le dimanche, et vous ferez bien de ne plus vous asseoir sur ce banc, là-bas, devant la grille.

— Je m'en garderai bien... J'ai eu trop peur de cette vilaine bande... Je vais de ce pas voir mes pauvres rosiers que l'hiver a gelés... Mais ne vous attardez pas, je vous en prie... Je serais au désespoir si vous manquez votre ami, et je ne serai rassurée qu'après vous avoir revu. A demain, donc !... Pensez à moi et promettez-moi de ne plus jouer.

— Je pourrais vous répondre : Je le jure !... Mais je ne veux pas abuser des serments. Je tiendrai celui que nous venions d'échanger quand ce malencontreux *petit-bleu* nous a dérangés.

— J'ai le pressentiment qu'il va vous sauver d'un désastre, car vous arriverez à temps, dit la baronne après avoir regardé à sa montre. Voulez-vous, avant de traverser la cour, prier Séverine de venir me rejoindre au champ des roses...

— Vous croyez donc que je vais la rencontrer ? demanda Robert un peu surpris de la commission.

— Elle est certainement dans le petit salon du rez-de-chaussée, assise près de la fenêtre ouverte... Elle y passe toutes ses journées à écrire...

— A écrire quoi ?... Ses mémoires ?

— Peut-être bien, répondit gaiement madame de Noyal. Ne prenez pas la peine de monter le perron... La fenêtre du salon où elle se tient est de plain-pied avec l'allée où vous devez passer... En vous approchant, vous verrez mademoiselle Dahun courbée sur son pupitre ; vous lui direz que je la demande et elle voudra bien, j'espère, interrompre ses écritures.

— Compris !... Je vais vous l'envoyer.

— Si, par hasard, elle était sortie, ne vous attardez pas à la chercher... ce serait pour se promener dans le jardin et je saurais bien l'y trouver. Allez, mon ami !... Le temps s'écoule et les trains n'attendent pas.

— Je me sauve, » dit Robert en prenant sa course vers la villa, pendant que madame de Noyal s'acheminait à pas lents vers le champ des roses qui s'étendait de l'autre côté de la pièce d'eau.

Robert, avec cette mobilité d'esprit qui était le moindre de ses défauts, n'aspirait plus qu'à rejoindre Vignemale le plus tôt possible, et il se serait volontiers dispensé de faire un crochet pour avertir la demoiselle de compagnie que la baronne l'attendait.

Il le fit pourtant et il trouva la fenêtre ouverte. Mais il eut beau s'en approcher, jusqu'à s'y accouder, il ne vit qu'un fauteuil vide devant un vaste bureau chargé de registres et de papiers. Fatiguée sans doute de rédiger des lettres ou de régler des comptes, mademoiselle Séverine avait quitté la place, et Robert allait passer son chemin, lorsqu'il avisa, accroché au mur, en face de la fenêtre, un portrait en pied que le soleil de mai éclairait en plein. Il l'éclairait même trop, car en tombant d'aplomb sur le personnage représenté, la lumière crue de midi lui faisait comme une auréole qui gênait la vue de Robert placé à contre-jour.



Tout ce qu'il put distinguer d'abord, ce fut un nom gravé en lettres noires, sur une moulure, au bas du cadre doré, et ce nom lui sauta aux yeux : un nom et une date : *P. Cadornac — 1889*.

Le nom du peintre, évidemment, et la date de l'Exposition où le tableau avait figuré.

Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité de Robert du Plessis qui ne s'attendait guère à trouver là une œuvre de son ami, l'artiste montmartrois.

Le portrait était un portrait d'homme. Robert en changeant de place et en se faisant un abat-jour avec sa main, finit par trouver le point de vue pour examiner la figure sans être ébloui par des reflets aveuglants.

Et il reconnut tout de suite le monsieur qui avait posé.

Ce monsieur, c'était le marquis de Chénérailles.

Robert n'en pouvait croire ses yeux. Cadornac, en entrant au Moulin-Rouge, un soir de novembre, lui avait parlé du portrait à lui commandé et royalement payé par le marquis. Mais comment cette œuvre d'art ornait-elle le petit salon où, pour mieux dire, le cabinet de travail de Séverine Dahun. L'ancienne institutrice de Jeanne Caristie était-elle donc la parente ou la maîtresse de ce seigneur plus ou moins authentique ?

Pendant que Robert se posait cette question, difficile à résoudre instantanément, sa mémoire se réveilla tout à fait.

« La voilà, parbleu ! la ressemblance que je cherchais ! dit-il entre ses dents. Les traits ne sont pas les mêmes ; mais l'air du visage et l'expression du regard... C'est frappant et je ne sais comment l'idée de comparer ces deux têtes ne m'est pas venue plus tôt. Il est vrai que je n'en avais pas encore eu l'occasion. Maintenant que j'ai revu Chénérailles en peinture, après avoir causé de près avec la Séverine, je suis sûr qu'ils sont du même sang... Il paraît qu'ils ne s'en cachent pas, puisque cette espèce de gouvernante expose dans ses petits appartements le portrait du marquis. A quel degré sont-ils parents ?... S'ils étaient frère et sœur, la Dahun qui est... ou se dit... demoiselle, s'appellerait Chénérailles comme ce marquis... à moins que celui-ci ne se donne un nom qui n'est pas le sien... et je n'en serais pas très surpris... Madame de Noyal doit savoir à quoi s'en tenir sur la famille et sur les relations de sa gouvernante. Demain, elle me renseignera.

« Maintenant, conclut Robert en pirouettant sur ses talons avec la belle insouciance qui formait le fond de son caractère, il s'agit de ne pas manquer le train. »

Il ne le manqua pas. Sceaux n'est pas loin de Chatenay et il avait de bonnes jambes. Il arriva cinq minutes avant l'heure du départ et il sauta dans un compartiment vide, en maugréant tout haut contre le *petit-bleu* qui le rappelait à Paris.

Au fond, il était très inquiet. Il redoutait un désastre financier qui l'aurait ruiné et il savait gré à Vignemale de l'avoir averti, quoiqu'il ne comprit rien à sa dépêche.

Passagèrement éclairé par une lueur de sagesse, Robert se disait que cette alerte lui servirait de leçon et se promettait de renoncer définitivement à cet infernal jeu de Bourse qui ne lui avait jamais procuré que des émotions désagréables.

C'était d'ailleurs le seul parti qu'il eût à prendre, puisqu'il était décidé à quitter Paris et à n'y revenir que marié.

Il l'avait juré et il comptait tenir sa parole ; mais il savait bien — et madame de Noyal savait aussi — qu'on ne se marie pas du jour au lendemain, pas plus à l'étranger qu'en France. Il y a de longues formalités à remplir, et les fiancés de la villa des Roses auraient forcément le temps de réfléchir avant de s'unir par un lien irrévocable.

Aussi, pendant le court voyage de Sceaux à Paris, en chemin de fer, Robert pensa-t-il beaucoup moins à l'avenir conjugal qui l'attendait en Italie qu'aux menaçantes nouvelles qu'il allait apprendre en descendant du train.

Il ramenait peu de voyageurs, ce train de cinq heures. Les excursionnistes du dimanche dinent volontiers à la campagne, et les premières classes étaient presque vides.

En descendant, à l'arrivée, Robert chercha des yeux Vignemale. Il n'y avait pas dix personnes dans la salle d'attente, et Vignemale n'y était pas.

Le train était entré en gare quelques minutes après l'heure réglementaire. Vignemale, arrivé trop tôt, avait-il déjà quitté la place ? Evidemment non ; mais il pouvait être en retard. L'embarcadère de Sceaux est très loin des grands boulevards, et les fiacres, à Paris, ne vont pas vite. Robert attendit. Il se planta sur la plus haute marche de l'escalier et il y resta en observation, espérant voir poindre à l'entrée de la cour, Vignemale assis dans quelque victoria attelée d'un cheval poussif. Il n'aperçut que des cochers en maraude qui circulaient au pas, cherchant pratique. Pas le moindre Vignemale à l'horizon.

Dix minutes se passèrent. Robert trépignait d'impatience et les suppositions les plus incohérentes lui venaient à l'esprit.

Pour quelle cause Vignemale manquait-il au rendez-vous donné par le télégraphe ?... Fallait-il croire que le désastre qu'il voulait prévenir était consommé et que le pauvre garçon n'avait pas osé venir apporter à son ami la nouvelle de ce malheur ?

« Je le connais, l'animal, gromelait du Plessis ; il est fou en affaires ; mais il n'est pas malhonnête. S'il m'a joué le tour de me ruiner, il est très capable de se faire sauter la cervelle... Je serais dans une jolie situation !... Mais dans quelle mauvaise opération a-t-il bien pu me fourrer, depuis que je l'ai quitté, hier, à trois heures ?... Ce serait donc, hier soir, à la petite Bourse... Qu'est-il arrivé depuis ?... Ce matin, il n'y avait aucune apparence de crise ministérielle, et il n'était question d'aucun incident avec l'Allemagne.

C'est impossible !

Un homme arriva, criant les journaux du soir. Robert les acheta et y chercha vainement l'annonce d'un événement politique ou financier.

Vignemale n'arrivait toujours pas.

Robert, outré, eut une velléité de retourner à Sceaux par le premier train qui allait partir, et il n'aurait peut-être pas mal fait ; mais la colère l'emporta.

« Je le trouverai, dit-il entre ses dents; il faut que je le trouve et qu'il m'explique sa conduite... L'amitié a des bornes... S'il s'est moqué de moi, il me le paiera cher. »

Sans plus délibérer, Robert héla un cocher qui passait et sauta dans la voiture en disant : « Rue de Provence, 36 » — l'adresse de Raoul Vignemale. Il n'espérait pas l'y rencontrer, mais il espérait qu'on l'y renseignerait.

Par extraordinaire, le fiacre marchait bien et vingt minutes après, il entra dans la rue Drouot.

C'était là que se trouvaient les bureaux de l'agent de change qui comptait Vignemale parmi ses associés — associé pour un huitième. L'idée vint à Robert de demander en passant si on ne l'y avait pas vu.

C'était dimanche; mais la veille d'une liquidation les employés ont de la besogne, et justement Robert aperçut, sous la porte cochère, le vieux caissier des titres qu'il connaissait et qu'il appela. Ce brave homme sourit quand du Plessis s'informa si Vignemale était venu, en ayant soin d'ajouter :



« Oh ! je sais bien qu'il ne travaille pas les jours fériés... mais le bruit court qu'il est arrivé de grosses nouvelles... d'Egypte... »

Il disait « d'Egypte », comme il aurait dit « des Iles Baléares », au hasard.

« Pas que je sache, répondit le caissier. Je viens de voir le patron... il m'en aurait parlé. Calme plat partout, cher monsieur. On est à la hausse en plein... et demain, en Bourse, la rente montera comme une soupe au lait. »

Décidément, l'aventure tournait à la mystification.

Délivré d'une grosse inquiétude, Robert respira; mais il ne se tint pas pour satisfait, et il se fit conduire rue de Provence.

Il se demandait maintenant s'il avait bien interprété les termes du télégramme de Raoul. Le mot « sauterions » pouvait s'entendre de plus d'une façon. Il s'agissait peut-être d'une affaire qui n'avait rien de commun avec la situation de la place et par suite de laquelle Vignemale avait absolument besoin de l'assistance immédiate de son ami. Ils étaient assez liés pour que du Plessis lui pardonnât de l'avoir dérangé dans un cas pareil.

Restait à expliquer pourquoi Vignemale n'était pas venu à la gare.

Rue de Provence, Robert apprit que Vignemale venait de sortir en disant à son concierge qu'il allait au cercle.

Sur quoi, Robert, à bout de conjectures, pensa que son camarade avait ramassé une querelle et cherchait des témoins.

Il le savait mauvais coucheur. La supposition n'avait donc rien d'in vraisemblable.

Le cercle dont ils faisaient partie tous les deux était à deux pas, boulevard des Capucines.

Robert y courut, toujours en fiacre, et quand il y arriva, la première figure qu'il aperçut en levant les yeux vers le premier étage, ce fut celle de Robert Vignemale, appuyé sur la rampe du balcon et fumant tranquillement un énorme cigare.

« C'est trop fort ! grommelait Robert en sautant sur le trottoir, après avoir payé son cocher. Monsieur flâne ici, pendant que je cours après lui ! Je ne sais pas s'il a un duel, mais c'est à moi d'abord qu'il va avoir affaire. »

Vignemale, du haut de son observatoire, l'avait aperçu et il exécutait une joyeuse pantomime, levant les bras au ciel pour saluer l'apparition d'un ami qu'il n'attendait pas, et, à grand renfort de gestes, l'invitant à monter.

Robert ne se fit pas prier. Il enjamba quatre à quatre les marches du large escalier, et il entra comme un obus dans les salons du cercle, à peu près déserts par ce dimanche printanier : quatre joueurs de whist attablés dans un coin et deux ou trois

vieillards sommeillant, allongés sur des fauteuils à bascule. Personne au balcon où Vignemale prenait le frais.

« Te voilà ! s'écria-t-il en se reculant pour faire une place à du Plessis. Parbleu ! tu tombes bien !... J'étais en train d'avaler ma langue et j'aurais diné ici avec des birbes qui m'assomment. Nous allons fréter un cab qui nous mènera faire un tour au Bois, et nous finirons notre soirée aux Ambassadeurs ou au cirque. Ça te va-t-il ? »

— Je te répondrai quand tu m'auras dit pourquoi tu m'as rappelé à Paris.

— Moi !... Ah ! elle est raide, celle-là ! J'aurais été fort empêché de t'écrire... je ne savais pas où tu étais.

— Tu le savais si bien, que tu as parfaitement mis l'adresse.

— Villa des Roses, hein ? demanda Vignemale en clignant de l'œil d'un air moqueur.

— Oui... villa des Roses... et

— Bon ! tu entres dans la voie des aveux. Tu es si cachottier que tu ne m'as jamais dit où tu passes tous tes dimanches depuis six semaines, et tu me rendras cette justice que je ne te l'ai jamais demandé... Mais je l'ai deviné... et si tu te figures que je suis le seul !... Tes voyages à Chatenay, c'est le secret de Polichinelle, dans notre monde de la Bourse...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit sèchement Robert. Tu m'as télégraphié que tu m'attendrais à cinq heures, à l'arrivée du train de Sceaux. Je veux savoir pourquoi tu ne t'y es pas trouvé.

— Par la raison bien simple que je ne t'y avais pas donné rendez-vous.

— Tu oses le nier ?

— Absolument. »

Robert tira de sa poche le télégramme et le mit sous le nez de Vignemale qui demanda, sans s'émouvoir :

— Qu'est-ce que c'est que ce petit-bleu ?

— C'est toi qui me l'as expédié. Nieras-tu ta signature ?

— Je ne la nierais pas si je la voyais sur l'original de la dépêche; mais une signature télégraphiée ne signifie rien... Quelqu'un s'est servi de mon nom et je serais curieux de savoir qui... Laisse-moi un peu examiner ce papier suspect. »

Et après y avoir jeté les yeux, Vignemale s'écria :

« Tu as cru qu'il venait du bureau de Sceaux ? »

— Naturellement.

— As-tu vu le petit télégraphiste qui l'a apporté ?

— Non, il m'a été remis par un valet de pied qui l'a reçu.

— Alors, je suis fixé. Mon cher, ceci est un faux télégramme, et je m'étonne que tu t'y sois trompé. Si tu l'avais regardé avec

un peu d'attention, tu aurais remarqué que l'enveloppe ne porte pas de timbre d'arrivée et que le corps de la dépêche a été écrit à la main, au lieu d'être imprimé par l'appareil.

— C'est vrai, murmura du Plessis après avoir vérifié. On aurait donc volé ce papier bleu dans un bureau de télégraphe?...

— Probablement... Et ce n'est pas difficile. Il y a toujours des formules qui traînent sur les tables où le public écrit les télégrammes.

— Mais pourquoi m'a-t-on envoyé cette fausse dépêche ?

— Pour te faire une farce, parbleu !

— Mais, qui ?

— Tout ce que je sais, c'est que je n'y suis pour rien. Quant à l'auteur de cette fumisterie, tu finiras certainement par le découvrir.

— Je ne vois pas comment je pourrais...

— Si j'étais à ta place, je me dirais : Nous sommes en mai... donc ceci n'est pas un poisson d'avril. Un simple farceur n'aurait pas pris tant de peine pour l'unique plaisir de me faire faire un voyage inutile. Il avait un but.

— Je commence à le croire ; mais quel but ?...

— Si tu étais marié, on pourrait supposer qu'un joli Monsieur a inventé ce truc pour te décider à lui laisser le champ libre auprès de ta femme... Mais comme tu n'as pas encore fait la sottise de te conjoindre, tu n'es pas dans ce cas-là... A moins que...

— Achève !

— Non... non... je ne me mêle jamais des affaires de cœur de mes amis, quand mes amis ne m'en parlent pas, et comme tu ne m'as jamais dit un mot des tiennes, tu trouveras bon que je garde mes hypothèses pour moi. »

Robert commençait à comprendre et comme il n'avait plus de motifs pour cacher ses visites à la baronne, puisque Vignemale et d'autres les connaissaient :

« Eh bien ! oui, dit-il brusquement, j'étais chez madame de Noyal, quand on m'a remis cette fausse dépêche. Es-tu toujours d'avis qu'on m'en a expédiée pour m'éloigner ?

— Ça m'en a tout l'air. Je ne sais pas où tu en es avec elle ; mais assurément, ce n'est pas pour voir si les feuilles poussent aux arbres que tu vas tous les jours à Chatenay... tu y vas pour flirter... Tu n'es peut-être pas le seul et un rival que ta présence gênait à bien pu te jouer ce tour.

— D'accord avec la baronne ?

— Tout au moins avec le *larbin* qui t'a apporté ce *petit-bleu*, comme s'il l'avait reçu des mains d'un employé du télégraphe... Mais dis-moi donc un peu ce que tu t'es imaginé en lisant ce logogriphe...

— J'ai cru que tu m'avais engagé sans ma permission dans une mauvaise affaire et que je risquais de perdre beaucoup d'argent.

— Tu as une jolie opinion de moi !

— Je n'ai pas pris le temps de réfléchir.

— Bon ! mais moi qui réfléchis, je constate que le faussaire me connaît et sait que nous opérons à la Bourse de compte à demi... La preuve c'est qu'il s'est servi de mon nom... Je la trouve mauvaise !... et je voudrais mettre la main sur ce polisson pour lui tirer les oreilles... et même pour les lui couper, s'il en vaut la peine. Veux-tu m'aider à le chercher ?

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, il faut me dire toute la vérité sur les relations que tu as renouées avec la baronne de Noyal. Il me semble que tu as un peu changé d'opinion depuis le jour où elle a été acquittée... Tu la croyais coupable...

— J'ai acquis la certitude qu'elle était innocente, dit vivement Robert.

— Et moi qui la défendais, j'en doute maintenant.

— Parce que tu ne la connais pas. Si tu la voyais, si tu l'entendais, tu serais convaincu, comme je le suis, qu'elle a été accusée à tort.

— Ainsi soit-il ! Ce qu'il y a de certain, c'est que sa cousine a été bel et bien assassinée...

— Par un inconnu qui rôdait autour de la villa des Roses et qui poursuivait la pauvre enfant de ses déclarations.

— Qu'en sais-tu ?... Si c'est madame de Noyal qui te l'a dit, le témoignage est sujet à caution... Mais je n'ai pas la moindre envie d'instruire à nouveau le procès de la baronne... Je n'ai qu'une question à te poser et je te prie d'y répondre nettement. Es-tu son amant ?

— Non, et je ne le serai jamais.

— Voilà qui est catégorique... et incompréhensible. Est-ce qu'elle ne te plaît pas ?... Ou bien qu'elle ne veut pas de toi ?

— Je ne serai pas son amant, parce que je veux l'épouser.

— Te moques-tu de moi ?... Ou parles-tu sérieusement ?

— Très sérieusement. Je l'aime, je suis sûr d'être aimé, et je suis las de vivre comme je vis.

— A quand la noce ? demanda Vignemale avec un sang-froid imperturbable.

— Madame de Noyal va retourner en Italie ; je partirai avec elle ou j'irai l'y rejoindre, et nous nous marierons là-bas.

— C'est dommage... Si tu te mariais à Paris, on refuserait du monde à la porte de l'église.

— Fais-moi grâce de tes appréciations, répliqua sèchement Robert du Plessis. Tu m'as demandé où j'en étais avec madame de Noyal ; je viens de te le dire, et je ne t'ai pas demandé ton avis. Je ne te demande même pas de me garder le secret. Peu m'importe que le monde m'approuve ou me blâme. J'ai le courage de mon opinion. Maintenant, restons-en là, je te prie. Toutes les objections que tu pourrais me faire ne changeraient rien à ma résolution.

— Moi, te prêcher !... Pour qui me prends-tu, mon cher ? Tu es bien libre de te marier à ta fantaisie. Tous les goûts sont dans la nature ; le meilleur est celui qu'on a... Voilà ma devise... Et s'il ne fallait pas passer les Alpes pour être un de tes témoins, je t'en servais très volontiers... Je ne te reproche qu'une chose, c'est de ne pas m'avoir averti plus tôt.

— Je viens de m'engager aujourd'hui seulement.

— Là-bas ?... A la Villa des Roses ?... Alors le *petit-bleu* qui t'a rappelé à Paris est bien mal tombé, et puisque tu as cru qu'il était de moi, tu as dû m'envoyer à tous les diables.

— J'en conviens. C'est en nous promenant dans le parc que nous avons échangé notre parole, madame de Noyal et moi. On m'a remis le télégramme un quart d'heure après.

— L'as-tu montré à la baronne ?

— Naturellement... et c'est elle qui m'a conseillé de partir. Je la reverrai demain matin.

— Où cela ?

— A Chatenay... Et je ferais peut-être bien d'y retourner dès ce soir pour la rassurer.

Vignemale hocha la tête comme un chirurgien qui se trouve en présence d'un beau cas pathologique. Et il se disait :

« Toi, mon bonhomme, tu es pincé dans les grands prix ; mais je te sauverai malgré toi. »

Et il dit gaiement :

« Tu aurais tort. Elle s'imaginerait que tu es jaloux et d'ailleurs il ne faut jamais surprendre les femmes. Maintenant, j'espère que tu ne te défies plus de moi et que tu vas me permettre de chercher à éclaircir avec toi le mystère de la fausse dépêche. »

— Très volontiers ; je te l'ai déjà dit.

— Alors, tu ne te fâcheras pas si je te demande comment vit madame de Noyal, à la campagne.

— Elle y vit très retirée... elle n'y reçoit que moi.

— Mais elle a un état de maison ?

— Très restreint. Une femme de chambre, un valet de pied et une gouvernante.

— Que diable peut-elle faire d'une gouvernante ?

— C'est l'ancienne institutrice de sa cousine... elle l'a gardée



comme demoiselle de compagnie... une demoiselle de trente-cinq ans qui répond au joli petit nom de Séverine.

— Elle en a un autre, je suppose ?

— Son nom de famille est Dahun.

— Dahun?... c'est drôle... la charge où je suis intéressé compte parmi ses clientes une dame Dahun qui fait de grosses opérations... elle a acheté l'autre jour pour huit cent mille francs de Suez... à terme... et elle est venue hier lever les titres.

— Assurément, ce n'est pas celle-là que j'ai vue à la villa des Roses.

— La capitaliste dont je te parle habite Paris... dans le quartier des Champs-Élysées... je ne l'ai jamais vue, mais je ne sais qui m'a raconté qu'elle s'était enrichie en gérant la fortune d'un ménage de millionnaires. Elle aurait commencé par être la maîtresse du mari et elle serait restée l'amie de la femme. Je me ren-

seignerai plus exactement. Comment est la demoiselle de compagnie de la baronne ?

— Pas mal du tout, en dépit de son âge... une rousse avec des yeux superbes... des yeux de feu et une physionomie étonnamment intelligente.

— Sur quel pied est-elle avec madame de Noyal ?

— Sur un pied d'intimité et presque d'égalité, autant que j'ai pu en juger... je ne la connaissais guère que de vue quand aujourd'hui, pour la première fois, elle m'a parlé.

— Assistait-elle au coup de la dépêche ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Pourquoi?... voyons!... tu sais bien qu'un chien d'arrêt avant de se mettre à quêter, commence par prendre le vent de tous les côtés... tu es le chasseur, et je suis le chien puisque je vais t'aider à chercher le drôle qui t'a mystifié.



— Bon ! mais cette Séverine n'y est pour rien.

— Qui sait?... suppose que tes fréquentes visites à la baronne lui déplaisent... Elle aurait pris un bon moyen pour t'en dégoûter.

— Et pourquoi mes visites à madame de Noyal lui déplairaient-elles ?

— Elle a peut-être une toquade pour toi. Ça arrive aux vieilles filles, ces choses-là. J'en ai connu une qui était folle d'un jeune homme. Il ne voulait pas d'elle et elle ne pouvait pas le forcer à l'épouser, mais elle l'a empêché de se marier. Dès qu'il faisait la cour à une femme, elle tendait des pièges à sa rivale et elle réussissait toujours à la perdre de réputation. Elle l'aurait tuée, je crois, plutôt que de souffrir que le monsieur l'épousât... et elle en est venue à ses fins... il est resté garçon.

— Ta supposition n'a pas le sens commun. Cette Séverine se soucie fort peu de moi... mais je sais que madame de Noyal a des ennemis qui voudraient la contraindre à s'éloigner de Chatenay.

— Vraiment ?

— Je ne voulais pas le croire, mais j'en ai eu la preuve aujourd'hui. Une troupe de polissons est venue chanter devant des grilles de son parc des chansons injurieuses et j'ai reconnu le chef de la bande... Tu l'aurais reconnu aussi, car tu le rencontres tous les jours... c'est un ancien danseur des bals publics qui s'est fait remisier...

— Colimard !... Jules Colimard !

— Au Moulin-Rouge, on l'appelait Fil-de-Soie.

— Parfaitement. Et maintenant, il travaille pour un coulisier. C'est à dégoûter de la Bourse.

— Et il a des clients ?

— Des clients très calés. J'en connais un qui lui fait gagner de très beaux courtages... le marquis de Chénérailles... tu le connais aussi, car tu m'as raconté jadis qu'un soir, il t'a tiré des mains de trois chenapans qui t'avaient assailli dans la rue.

Est-ce que tu l'as revu depuis qu'il t'a secouru si à propos ?

— Je l'ai rencontré, voilà tout.

— Tu auras maintenant l'occasion de le voir de près et assez souvent. Il s'est fait présenter au Cercle. Il y a dîné hier et après le dîner il m'a gagné vingt-cinq louis à l'écarté... juste la moitié des cinquante que t'a fait perdre jadis contre moi l'acquiescement de la baronne.

Ces souvenirs, évoqués coup sur coup, mirent Robert du Plessis dans un état d'agitation qu'il cherchait inutilement à dissimuler.

Vignemale semblait prendre à tâche de le surexciter, en remettant sur le tapis de vieilles histoires qui n'avaient, en apparence, aucun rapport avec ce qu'il appelait le coup du *petit-bleu*.

Et Robert commençait à se demander si Vignemale n'avait pas touché juste en insinuant qu'il y avait au fond de tout cela une rivalité de femmes. Séverine n'avait-elle pas dit que si la baronne se remariait, elle quitterait la maison ? M. de Chénérailles n'avait-il pas offert son portrait à l'ancienne institutrice qui lui ressemblait tant ? Et ce gentilhomme employait comme intermédiaire à la Bourse, Colimard, dit Fil-de-Soie, qui s'en allait le dimanche, à Chatenay, narguer madame de Noyal.

Tous ces gens-là s'entendaient-ils contre la baronne ? Si M. de Chénérailles eût été son ennemi, il n'aurait pas pris sa défense dans la chambre des délibérations du Jury. L'était-il devenu depuis l'acquiescement qu'il avait enlevé si brillamment ?

Autant de problèmes que Robert n'était pas en état de résoudre.

Vignemale, qui l'observait du coin de l'œil, ne cherchait point à le tirer d'embarras. On eût dit qu'il prenait plaisir à l'y voir et il coupa court à la situation, en disant d'un air dégagé :

« Mon cher, tu as bien de la bonté de te mettre martel en tête pour si peu de chose. Tout s'éclaircira, un jour ou l'autre. D'ailleurs, puisque tu es décidé à épouser, l'histoire du faux télégramme ne signifie rien et je ne comprends pas que tu t'en préoc-

cupes si fort. Il sera temps demain d'y penser. La nuit porte conseil, allons dîner aux Champs-Élysées.



— Allons ! » dit Robert plus résigné que rassuré.

Ils avaient quitté le balcon et ils traversaient le grand salon pour descendre sur le boulevard, quand un valet de chambre du Cercle présenta sur un plateau une lettre à Robert du Plessis, en disant :

« Elle est arrivée hier... Mais monsieur n'est pas venu le soir. »

Robert la prit avec un geste d'impatience. Les messages le poursuivaient.

« J'ai comme une idée que c'est d'une femme, » dit Vignemale.

Le pli large et carré n'avait pourtant pas l'air d'un billet doux.

Robert fit sauter le cachet et chercha inutilement la signature.

« Serait-ce encore une fumisterie ? » demanda gaiement Vignemale.

La lettre avait quatre pages d'une grosse écriture régulière, une écriture de teneur de livres, et Robert y lut ceci :

« Un ami que vous ne connaissez pas tient à vous empêcher de faire une sottise dont vous vous repentiriez toute votre vie. Vous vous êtes laissé enguirlander par la plus fausse et la plus perverse des baronnes. Elle a des vues sur vous et depuis qu'elle vous a attiré à Chatenay, elle a déjà réussi à vous persuader qu'elle n'a pas tué sa cousine. La vérité est qu'elle ne l'a pas tuée de sa main ; elle est bien trop lâche. Mais c'est elle qui l'a condamnée à mort et le meurtrier n'a fait qu'exécuter la sentence. J'ai des preuves et quoique l'ineptie du jury qui l'a acquittée lui ait assuré l'impunité, il ne tiendrait qu'à moi de la livrer au mépris et à l'exécration des honnêtes gens. Mais son complice qui, lui, n'a pas été jugé, paierait pour elle, si je le dénonçais et ce serait injuste, car il n'a été qu'un instrument. Je ne le dénoncerai pas, mais il faut que vous sachiez ce que vaut cette femme et ce qu'elle veut. Il y a cinq ans qu'elle s'est juré de vous épouser. Le jour où Jeanne lui a avoué qu'elle vous aimait, le crime a été décidé et, le lendemain, la malheu-

reuse enfant tombait frappée à mort dans une allée du parc où la guettait le meurtrier que la baronne y avait amené. Cette femme est un monstre. Elle ferait sauter une ville pour satisfaire un de ses caprices et elle compte sur vous pour lui rouvrir les portes du monde qui l'a chassée. Elle n'a pas encore osé démasquer ses projets, mais elle ne tardera guère, car sa situation à Chatenay n'est plus tenable. Elle va être forcée de partir et elle vous proposera de la suivre. Si vous aviez la faiblesse d'y consentir, vous seriez un homme à la mer. Il est encore temps de rompre. Vous voilà averti. Si vous ne suivez pas l'avis désintéressé que je vous donne, ne vous en prenez qu'à vous-même de tous les malheurs qui résulteront de votre folie ! »

« Eh bien ? » interrogea Vignemale.

Robert lui passa la lettre, en disant :

« Lis. Elle est anonyme. Qu'en penses-tu ? »

— Qu'elle a été écrite par une femme, dit Vignemale, après avoir lu.

— Je n'en crois rien. C'est une écriture d'homme.

— Les idées sont certainement d'une femme... quant à l'écriture, c'est la même que celle du télégramme ; vois plutôt, reprit Vignemale, en mettant sous les yeux de son ami la pièce de comparaison.

— Il y a de l'analogie, mais...

— C'est la même, te dis-je, et voilà une découverte qui pourra nous mettre sur la bonne voie. On t'a écrit hier pour te détourner d'aller à Chatenay. On t'a télégraphié aujourd'hui pour t'en faire déguerpir. Et les deux messages sont de la même main...

— Et tu en conclus ?...

— Que la baronne a une ennemie dans son entourage...

— Une ennemie qui la calomnie indignement.

— Je ne sais pas si elle la calomnie. C'est très canaille les lettres anonymes, mais on n'a pas toujours tort de faire son profit des indications qu'on y trouve.

— Alors, tu crois que madame de Noyal a payé un scélérat pour assassiner sa cousine, à seule fin d'empêcher sa cousine de m'épouser ?

— Je n'affirme rien, mais il y a longtemps que cette idée-là m'est venue. Te rappelles-tu notre conversation à la cour d'assises ?... Je t'ai demandé si la baronne n'avait pas eu un sentiment pour toi. Tu t'es fâché tout rouge. Je plaisantais alors, mais il me paraît maintenant que j'avais deviné... et tu peux t'attendre à de nouvelles dénonciations, quand madame de Noyal sera ta femme. Mais je n'ai pas de conseils à te donner, car je suis pour la liberté individuelle... je t'ai déjà fait à ce sujet ma profession de foi. Epouse ou n'épouse pas, mon cher !... nous resterons toujours bons amis. Et si je pince l'aimable farceuse qui s'est servi de mon nom, j'aurai avec elle une petite explication qui lui ôtera l'envie de recommencer. Pour le moment, nous n'avons rien de mieux à faire que de dîner en plein air, pour nous rafraîchir les idées. Je propose la terrasse du café des Ambassadeurs. Nous y trouverons peut-être des gens de connaissance et nous terminerons cette petite fête au concert.

Tu as renoncé, je suppose, à l'idée saugrenue de retourner, ce soir, à Chatenay ?

— Complètement.

— Alors, en route pour les Champs-Élysées et à demain les affaires sérieuses. »

Robert suivit son ami sans se faire prier. La lettre anonyme et les commentaires de Vignemale avaient jeté une douche d'eau froide sur l'enthousiasme de l'amoureux de la baronne et il s'apercevait un peu tard qu'il s'était trop pressé de s'engager. Il n'était certes pas convaincu que madame de Noyal fût coupable, mais il commençait à douter qu'elle fût innocente et il était disposé à prendre le temps d'éclaircir ses doutes, avant de se lier pour la vie.

Il ne craignait pas d'être ruiné, puisque l'avis qu'il avait reçu n'était qu'une mystification et tout en se promettant de renoncer aux spéculations hasardeuses, il se préoccupait surtout de sa nouvelle situation vis-à-vis de la dame de la villa des Roses. Mais il ne lui déplaisait pas d'oublier jusqu'au lendemain les soucis qui le tourmentaient et il agréa très volontiers la proposition de passer la soirée en joyeuse — ou tout au moins en nombreuse compagnie.

Les deux amis avaient causé longuement avant de quitter le Cercle et quand ils arrivèrent au restaurant des Ambassadeurs, ils le trouvèrent encombré. La température de ce dimanche printanier avait attiré là le ban et l'arrière-ban des amateurs de dîners en plein air. Il y en avait partout et, sur la terrasse qui domine le concert, toutes les tables étaient occupées. Des étrangers appartenant au genre *rastacouère* l'avaient envahie ; des gommeux de troisième catégorie y faisaient la fête avec des demoiselles sans importance, et des couples bourgeois s'y étaient installés pour se régaler de bonne cuisine et de musique gratuite.

« Diable ! grogna Vignemale, nous sommes volés... pas une tête de notre monde !... pas une horizontale un peu cotée... et qui pis est, pas une place !... Nous allons être obligés d'aller chercher fortune ailleurs. »

Robert, mieux avisé que son camarade, venait d'apercevoir, tout près d'eux, assis tout seul à une table où quatre convives auraient pu dîner à l'aise, un monsieur qu'il ne s'attendait guère à rencontrer là et qui s'était empressé de le saluer.

« Tiens ! dit à demi-voix Vignemale, le gros client de Colimard !... s'il était gentil, ce capitaliste, il nous offrirait de faire mettre, en face de lui, deux couverts pour nous. Tu le connais

de longue date et depuis qu'il est de notre Cercle, il m'a déjà gagné vingt-cinq louis. Il ne lui en coûterait rien de nous faire une politesse et nous ne serions pas obligés de décamper faute de chaises pour nous asseoir ».

Le gros client de Colimard, c'était le marquis de Chénérailles, et il devina sans doute ce que Vignemale disait à son ami, car il se leva et vint, de la meilleure grâce du monde, les inviter à prendre place à la table où il dînait solitairement.

« J'attendais, leur dit-il, deux amis qui m'ont fait faux bond ; je ne les attends plus et j'ai deux places à vous offrir. »

Vignemale ne fit pas de façons pour accepter et Robert n'en fit que pour la forme.

En d'autres circonstances, il aurait peut-être hésité, mais il lui sembla qu'il fallait profiter de cette rencontre imprévue pour élucider certains côtés obscurs de sa situation présente : l'histoire du portrait, par exemple : ce portrait qu'il avait vu chez la demoiselle de compagnie. Il y avait aussi les rapports entre le marquis et Colimard, dit Fil-de-Soie, qu'il aurait voulu tirer au clair. Deux

sujets difficiles à aborder ; mais, entre hommes, dans un dîner improvisé, la causerie va par ricochets. Il ne s'agissait que de trouver un joint, et ce joint Vignemale pourrait le fournir, Vignemale qui parlait à tort et à travers de tout, même de ce qu'il ne savait pas.

M. de Chénérailles, que Robert du Plessis avait peu pratiqué, était d'un naturel beaucoup moins exubérant et les rares relations qu'ils avaient eues ensemble étaient toujours restées cérémonieuses ; mais, ce soir-là, il semblait disposé à se livrer davantage et il se montra si aimable et si simple que toute gêne disparut dès le début du pique-nique.

On dina au champagne, chacun pour son écot, et le Røederer, carte noire, délia les langues des convives.

Le marquis avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu ; il avait dû vivre dans le meilleur monde et il tint, comme on disait autrefois, le dé de la conversation, racontant avec esprit d'amusantes anecdotes, sans trop se mettre en scène personnellement, ce qui est le comble de l'art de la causerie.



Robert crut même s'apercevoir qu'il évitait de parler de sa famille, de son passé et de son pays d'origine ; mais les vrais nobles ne parlent jamais noblesse. Si celle de M. de Chénérailles ne datait pas des croisades, M. de Chénérailles était incontestablement un gentleman accompli, et si ses antécédents eussent été douteux, il n'aurait pas été porté, à Paris, sur la liste du jury, où sont inscrits beaucoup plus de bourgeois patentés que de grands seigneurs et où son nom avait figuré à côté de celui de M. Dauphin, tapissier.

Vignemale lui donnait la réplique et la conversation ne languissait pas ; mais Robert n'avait pas encore réussi à l'amener sur les sujets qui le préoccupaient, quand, à propos d'une mondaine déclassée qui venait de s'enrégimenter dans la grande armée des horizontales, M. de Chénérailles se mit à dire :

« Savez-vous, messieurs, ce qu'est devenue, depuis ses aventures judiciaires, la petite baronne de Noyal ? »

Robert s'attendait si peu à cette question qu'il resta coi.

« Vous croyez peut-être, reprit le marquis, qu'elle a disparu pour toujours comme une étoile filante ?... Eh bien ! pas du tout !... Après une éclipse de quelques mois, elle s'est réinstallée

tout près de Paris, dans la villa où elle fut arrêtée l'an dernier. Je le tiens de bonne source.

— C'est très crâne de sa part, dit Vignemale. J'étais à la Cour d'assises quand elle y a passé et j'avais deviné que cette blonde suave était une maîtresse femme. Vous verrez qu'elle finira par reprendre sa place dans le monde où elle a brillé.

— Pourquoi pas ? demanda timidement Robert. Elle a été acquittée.

— J'étais du jury, dit M. de Chénérailles, et j'ai beaucoup contribué à la faire acquitter. J'étais convaincu de son innocence. »

Dans les quelques visites qu'il avait échangées autrefois avec le marquis, Robert avait toujours hésité de lui parler de ce qui s'était passé dans la salle des délibérations. M. de Chénérailles, qui ne lui en avait pas dit un mot, lui faisait maintenant la partie belle, puisqu'il y venait de lui-même. Et il continua :

« Je n'avais jamais été reçu chez madame de Noyal quand j'ai été appelé à la juger, et je ne connaissais que les faits du procès. Maintenant que je suis mieux informé, si c'était à refaire...

— Vous le referiez, chantonna Vignemale sur l'air des *Bri-gands* d'Offenbach.

— Je ne crois pas, dit gravement M. de Chénérailles. La baronne s'en est tirée; mais elle l'a échappé belle.

— Auriez-vous donc acquis plus tard la preuve qu'elle était coupable?

— La preuve matérielle, non; mais la conviction absolue. Et cette conviction, je l'ai puisée dans les renseignements que m'a donnés une personne que je connais depuis de longues années et qui a été beaucoup mêlée à la vie de madame de Noyal. Elle n'a pas vu commettre le crime, mais elle sait pourquoi il a été commis, et cette personne, c'est l'ancienne institutrice de la jeune fille assassinée.

— La Séverine! s'écria Robert du Plessis.

— Mademoiselle Sévère Dahun... Vous l'avez vue souvent chez la baronne.

— Qui l'a comblée de bienfaits et qu'elle récompense en l'accusant d'un crime odieux!

— Elle aurait pu la perdre et elle n'a rien dit au juge qui a instruit le procès. C'est beaucoup plus tard... tout récemment, qu'elle est venue me consulter, comme elle aurait consulté son confesseur sur un cas de conscience... Vous pourriez vous étonner qu'elle m'ait choisi pour me confier un secret qui lui pesait, si je ne vous disais que sa famille a été alliée à la mienne et qu'elle est un peu ma parente.

Peu s'en fallut que Robert n'interrompit M. de Chénérailles pour lui dire: « Elle vous ressemble comme si elle était votre sœur ». Il se tut, de peur d'arrêter le marquis dans la voie des confidences où il s'était engagé sans qu'on l'en priât.

Vignemale, moins réservé, s'empessa d'ajouter:

« Elle doit être parente aussi d'une de nos clientes qui porte le même nom et qui vient de retirer huit cent mille francs de valeurs qu'elle avait chez mon patron.

— Cette cliente, c'est elle, répondit tranquillement M. de Chénérailles. Ma vieille amie a su, à force d'intelligence et

donner un charivari devant la grille de son parc... Vous le connaissez bien Colimard, hein? monsieur le marquis?

— Celui qu'on appelait Fil-de-Soie au Moulin-Rouge?

— Justement.

— C'est là que j'ai fait sa connaissance, dit en riant M. de Chénérailles. Il était au mieux avec toutes ces dames; il m'a été fort utile, et quand je l'ai retrouvé à la Bourse où il s'est faufilé, je lui ai fait gagner des courtages... Mais je vous prie de croire que ce n'est pas moi qui l'ai envoyé à Chatenay.

Depuis que Robert avait quitté la villa des Roses, tout concourait à lui prouver que la baronne avait abusé de sa crédulité et de sa faiblesse pour lui arracher une promesse.

Le langage clair et franc de M. de Chénérailles venait de dissiper les vagues soupçons que lui avait inspirés la découverte du portrait chez Séverine. Ce loyal et correct gentilhomme avait été le premier à parler de ses relations de famille avec l'ancienne institutrice, et même de la protection qu'il accordait à l'équivoque Fil-de-Soie. Et il était impossible de supposer que ces éclaircissements avaient été préparés, car le marquis n'avait pas pu deviner que Robert du Plessis et Vignemale viendraient, ce soir-là, aux Ambassadeurs.

Vignemale proposa d'aller finir la soirée au Cirque, et le marquis accepta tout de suite.

Robert n'était pas d'humeur à les y accompagner. Il s'excusa en disant que son excursion à la campagne l'avait fatigué et que le soleil de mai lui avait donné une migraine que le vin de Champagne n'avait pas guérie. Finalement il déclara qu'il préférerait aller se coucher.

« Tu feras bien, dit Vignemale en lui glissant dans la main la lettre anonyme et le *petit-bleu* qu'il n'avait pas encore songé à lui rendre. Dors comme un juste et ne fais pas de mauvais rêves. J'irai te réveiller demain matin et nous déjeunerons à Tortoni. »

Robert ne dit pas non, quoiqu'il eût promis à la baronne de revenir à Chatenay par le premier train, et, à la sortie du restaurant, les trois dîneurs bifurquèrent après avoir échangé force poignées de mains.

Le marquis et Vignemale, qui étaient maintenant une paire d'amis, remontèrent vers le Cirque, et l'amoureux désabusé de madame de Noyal prit le chemin de son domicile.

La maison qu'il habitait faisait le coin de l'avenue Percier, et il n'était plus qu'à deux pas de la porte cochère, quand il aperçut, adossée à cette porte, une femme qui avait l'air d'y monter la garde. Il n'y avait pas de quoi l'arrêter, et sans regarder cette belle de nuit il mit la main sur le bouton de la sonnette. Mais la femme lui dit, en lui barrant le passage:

« Bonsoir, monsieur. Vous ne me reconnaissez pas?

— Pas du tout, répondit Robert qui crut avoir affaire à une chercheuse d'aventures.

Si c'en était une, elle prenait mal son temps, et il allait la rudoyer; mais elle reprit:

« Vous m'avez pourtant vue souvent à la villa des Roses. Je suis la femme de chambre de madame la baronne. Si vous ne vous rappelez pas ma figure, vous vous appellerez peut-être mon nom... Sylvie?

— C'est vous que madame de Noyal a ramenée d'Italie?

— Oui, monsieur, de Pise, où ma dernière maîtresse m'avait laissée en gage à l'auberge... un fier service que madame la baronne m'a rendu. Je me jetterais au feu pour elle.

— Très bien; mais je ne comprends pas pourquoi je vous trouve ici.

— Il y a vingt minutes que j'y suis. Votre concierge m'a dit que vous n'étiez pas rentré. Je vous ai attendue dans la rue et j'ai bien fait, puisque vous voilà.

— Enfin, que me voulez-vous? demanda Robert.

— J'ai d'abord à vous remettre ceci de la part de madame la baronne.

Robert, stupéfait, prit des mains de la soubrette un feuillet de papier qui avait tout l'air d'avoir été arraché d'un carnet de poche, et, à la clarté d'un bec de gaz planté sur le trottoir, il déchiffrâ sans trop de peine deux lignes hâtivement crayonnées.

« Un danger me menace. Un danger terrible. Je n'espère qu'en vous. Venez. Vous pouvez vous fier à Sylvie. Dieu veuille qu'elle vous trouve et qu'elle vous ramène!... Si je ne dois pas vous revoir, souvenez-vous de moi. »

C'était bien l'écriture de la baronne. Robert, qui la connaissait, ne pouvait pas s'y tromper, mais la première idée qui lui vint fut que ce singulier appel n'était qu'une nouvelle mystification, à moins qu'il ne cachât un piège.

« Madame de Noyal, demanda-t-il, ne vous a-t-elle pas fait quelque recommandation particulière, à mon égard?

— Oh si! monsieur: je dois vous ramener avec moi, coûte que coûte.

— Ah! Savez-vous ce que m'écrit votre maîtresse?

— Non, monsieur; mais je m'en doute.

— Alors, vous allez m'expliquer...

— Oui, monsieur. Vous connaissez la Séverine?

— L'ancienne gouvernante de mademoiselle Jeanne Caristie?...

— Vous y êtes! En voilà une que James et moi nous détestons cordialement.

— Qui est-ce, James?

— Le valet de pied que madame a ramené d'Italie, avec moi. Un Anglais superbe! vous ne l'avez pas remarqué?

— Ma foi, non, Sylvie. Mais continuez. Vous me parlez de la Séverine...

FORTUNÉ DU BOISGOBEY.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

(A continuer.)



d'économie, se constituer un très joli capital... et c'est moi qui lui ai conseillé de réaliser. Elle va se retirer en province, et j'espère qu'elle s'y mariera, quoiqu'elle ait un peu trop attendu. J'ai eu de la peine à obtenir qu'elle se séparât définitivement de la baronne; mais je suis parvenu à lui faire comprendre que sa place n'était plus à la villa des Roses.

— Madame de Noyal n'a pas, je crois, l'intention d'y rester, murmura du Plessis.

— Elle fera bien de partir, et le plus tôt sera le mieux, si elle veut éviter des avanies.

— Elle en a déjà subi.

— Oui, dit Vignemale, mon ami du Plessis m'a raconté que le petit Colimard, aidé par d'autres polissons, s'est permis de lui

A.-A. ANDERSON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

LE MATIN APRÈS LE BAL



ANNE DE KERLAZ

PAR E. DE KÉRATRY

Le vent d'ouest souffle en tempête. Pas une étoile au ciel. La lumière verdâtre du phare qui se dresse au haut du roc, face à l'île d'Ouessant, parvient seule à percer de temps à autre le brouillard que l'ouragan rejette sur la côte. Les grandes lames de l'Océan accourent sans trêve du large, blanches d'écume, et se brisent dans un fracas infernal, au fur et à mesure qu'elles montent à l'assaut de la falaise granitique que couronne la vieille et gothique abbaye de Saint-Mathieu, sentinelle avancée du continent sur la Manche et sur l'Océan.

Dans l'ombre, muets et immobiles, fouettés par le grain, transis sous les embruns des vagues rebondissantes, veillent deux guetteurs. Soudain, un large éclair, trouant la nuée, illumine leurs rudes visages et laisse entrevoir, à l'entrée de la passe du Conquet, un brick à demi démâté, pavillon tricolore à la corne, fuyant devant la tourmente. C'est un transport de Bleus qui, sortis du goulet, essaient de débarquer sur la plage plus abritée des « Blancs-Sablons ». Ce sont les Bleus expédiés de Brest pour prendre à revers les rassemblements de Bretons restés fidèles au roi et déjà cernés sur terre par les milices nationales du district, que dirige Jean Bon-Saint-André, le commissaire du Salut public, récemment délégué de Paris.

Les deux guetteurs se sont levés du même coup. Ils se sont saisis de deux fanaux d'ordonnance tout allumés et dissimulés sous les ajoncs, l'un rouge et l'autre vert, de ceux qui servent à marquer la position des navires à l'ancre. Puis ils les fixent aux deux bouts d'une longue perche qu'ils élèvent et balancent méthodiquement, en imitant le mouvement du tangage. Trompé par le stratagème, le brick laisse arriver sur les feux qu'il croit ceux d'un bâtiment au mouillage : il approche ; on distingue déjà partie de l'équipage grimpant dans les haubans pour serrer la toile. Tout à coup, un sourd craquement sur les récifs ; un long cri de désespoir, puis plus rien ! La mer avait accompli son œuvre. Un cri de mouette monta dans les airs ; un cri de hibou lui répondit du haut du clocher. Aussitôt, les guetteurs disparurent sous les obscurs arceaux de l'antique église, et tout rentra dans le silence rythmé de la rafale.

Un peu avant l'aube, les airs et le flot s'étaient assoupis. La lune, nacrant d'argent les flaques d'eau laissées derrière elle par la marée descendante, s'éteignait à l'horizon. Du pied de la falaise, s'éleva une voix chaude et sonore entonnant, dans le dia-

lecte de Cornouaille, par strophes coupées, la chanson des Bleus (*Ar re c'hlaq*), le cri de guerre de l'époque : (1)

- « J'entends les chiens qui hurlent ! Voilà les Bleus ! Fuyons vers les bois ; chassons devant nous ce que nous aimons.
- « Ils ont ravagé les belles vallées de la Basse-Bretagne, jadis si vertes, où l'on n'entend plus la voix de l'homme et des troupeaux.
- « Ils ont volé les vases sacrés, détruit nos ossuaires et dispersé les reliques !
- « Notre croix sainte, ô mon Dieu, a été abattue partout, et la croix de la bascule (guillotiné) dressée à sa place.
- « Nos prêtres, qui ont pu s'enfuir, se cachent dans les forêts où ils disent la messe, la nuit, parmi les rochers, le jour, sur mer, en bateau.
- « Nobles et hommes d'Eglise, hommes des champs, au front haut, tous les Bretons sont persécutés parce qu'ils sont chrétiens.
- « Frappe fort ! Frappe à la tête ! Frappe plus fort encore ! Tu te reposeras demain. »

A peine le barde improvisé se fut-il tû, que les vitraux de l'abbaye s'illuminèrent comme par enchantement. Le son des cloches monta dans l'espace embrumé, mariant sa voix grave aux chants funèbres qui pleuraient sous les voûtes du temple.

A travers son portail qui s'était ouvert à deux battants pour laisser passage aux fidèles dont le nombre allait grossissant, le spectacle, que présentaient la nef et le cloître qui la précédait, était aussi imprévu que touchant. Les murailles étaient nues comme l'autel dépouillé de tous ses ornements. Sur les flancs d'un cercueil, recouvert d'un large voile noir, sans autre insigne qu'un bouquet de bruyères sauvages, se tenaient droits six paysans, aux cheveux longs, vestes et culottes courtes, porteurs de torches de résine dont la flamme grésillante vacillait au gré du vent qui s'engouffrait dans l'enceinte. Au pied de l'autel, le recteur de la paroisse, tête blanchie par les années, psalmodiait l'office des morts. L'assistance répétait sourdement les versets dans un recueillement profond. Nobles et vilains étaient confondus sans distinction de rang, hommes d'un côté, femmes de l'autre.

On récitait les dernières prières sur les restes d'un jeune enseigne de vaisseau, le chevalier de Kerorven, de la corvette *le Ballon*, accusé d'avoir arboré à son bord la cocarde blanche, durant sa dernière croisière, et guillotiné, l'avant-veille, à Brest, 20 pluviôse 1793, sur la place du Champ-de-Bataille. Des amis

(1) Extrait de *Barzaq Breiz* de M. de Villemarqué.

dévoués avaient pu rapporter nuitamment, au Conquet, le corps mutilé de l'enfant du pays, tombé, le second dans le Finistère, victime du massacre révolutionnaire.

Tous priaient agenouillés. Seule, une jeune fille de noble stature, placée au premier rang, était restée debout, le regard obstinément attaché sur la modeste bière. Le visage pâli, les narines contractées, les yeux secs, l'allure fière, elle apparaissait de corps figée dans la douleur, d'esprit transportée dans la contemplation de l'au delà. C'était mademoiselle Anne de Kerlaz, la plus riche orpheline du Treshir, naguère fiancée au malheureux supplicié.

Aux accents plaintifs du *Miserere*, les six porteurs de torches firent demi-tour, soulevèrent le cercueil d'un commun effort, et, sur les pas tremblants du vieux prêtre, se dirigèrent au fond du



cloître, vers une fosse béante où l'on descendit la bière. Après le tassement de la dernière pelletée de terre, chacun défila silencieux, secouant sur la dépouille ensevelie un rameau de buis béni; puis le recteur, d'une voix entrecoupée, annonça que la triste cérémonie était terminée. Alors Anne, éclatant en un déchirant sanglot, se laissa tomber à genoux et s'écria douloureusement : « Personne pour le venger ! »

Aussitôt, de la foule frémissante sortit un homme aux épaules athlétiques, vêtu du costume des équipages de la flotte, qui, brandissant au-dessus de sa tête un long poignard ayant forme de crucifix, s'arrêta aux pieds de la fosse : « Moi, Hervé Legludic, s'écria-t-il, enrôlé au service du roi, fils des vieux serviteurs de la famille Kerorven, je jure sur cette croix que leur fils sera vengé ». Du même coup il planta brusquement le poignard dans la terre humide de la sépulture et l'y laissa. Les cris de « Vive Legludic ! Vive le Roi ! » éclatèrent de toutes parts. Le jour était venu. Chapeaux ronds et capelines noires disparurent peu à peu dans la buée, à travers les chemins creux, et le cloître redevint désert.

Anne de Kerlaz, suivie de ses femmes, avait repris la route de son manoir. Par besoin de solitude elle était descendue par la grève, pour regagner la côte du Treshir dont le clocher à jour se profilait à l'horizon du goulet. Brune, élancée, au nez aquilin, teint hâlé par le vent de mer, mais d'une beauté tendre et énergique à la fois, on voyait en elle une fille de race qui avait grandi chastement, en pleine nature, au fond d'un vieux château, sous l'œil maternel d'une tante abbesse qui lui avait tenu lieu de famille.

Elle s'en allait fièrement, d'un pas décidé, pleine de poignants souvenirs. Elle revoyait ses douces années d'enfance écoulées dans le voisinage des Kerorven, disparus tour à tour. Elle songait à la veillée où elle s'était promise au chevalier, puis à l'heure cruelle de la séparation où le jeune enseigne, monté sur

les vaisseaux de Sa Majesté, lui avait envoyé, du haut de sa corvette, le dernier adieu. Par moments, elle se sentait presque défaillir à l'horrible nouvelle, entrée brutalement au manoir, que son fiancé, de retour à Brest, à peine débarqué, avait été arrêté et jeté à l'échafaud sans qu'elle eût même le temps de courir à lui pour essayer de le défendre et recevoir son suprême regard.

Désormais en proie à d'invincibles colères contre les meurtriers, elle se dérobait à grands pas, l'oreille pleine du brisement de la lame et du cri de guerre de Legludic; résolue à se joindre aux bandes des blancs qui allaient tenir la campagne, la jeune fille était devenue subitement femme : elle ne pensait plus qu'à venger son amour martyr.

Au brusque détour d'une roche, elle s'arrêta soudain les yeux fixés devant elle. Au fond d'une anfractuosité de la grève, un corps était étendu sur le sable, enlacé de varech, encore à moitié baigné par le reflux. Elle s'en approcha après avoir appelé ses compagnes. Alors lui apparut, la tête ensanglantée, respirant à peine, un jeune officier des Bleus. Le visage d'Anne demeura impassible. Les femmes effrayées, restées à distance, se détournèrent du chemin, et la fiancée du chevalier reprit froidement sa marche en avant vers le manoir dont la vieille tourelle recouverte d'un lierre séculaire dominait la falaise.

La chambre de la tourelle est haute et boisée. Des poutres de chêne grossièrement équarries forment la voûte du plafond. Une vaste et unique fenêtre à petits vitraux, par où l'on découvre le large jusque vers la pointe du Raz, laisse entrer les premières lueurs du jour. Sous un énorme manteau de cheminée de granit, la flamme flambe à petit feu et éclaire le visage d'une religieuse aux traits ascétiques, assoupie, assise sur un escabeau. Sur un lit à baldaquin, protégé par de vieilles tapisseries du souffle du vent qui, montant par l'escalier de pierre, se lamente à travers les corridors, est étendu un blessé, la tête entourée d'un bandeau. C'est l'officier des Bleus, rapporté par le flot, que mademoiselle de Kerlaz a fait recueillir après sa rentrée au logis. Cinq jours durant, le naufragé s'est débattu entre vie et mort. Grâce aux soins de l'abbesse qui veille encore à son chevet, il est presque rétabli. A cette heure, il repose encore : le calme réparateur a succédé aux visions troublantes où se confondaient les bruits de la tempête, l'effondrement du navire à la pointe Saint-Mathieu, la lutte désespérée contre la lame en fureur, enfin la courte apparition d'une femme jeune étanchant le sang qui l'aveuglait.

L'aube s'est levée. La religieuse, réveillée par le frisson du matin, présente une potion au convalescent qui a ouvert les yeux.

« Merci, ma sœur, je vais bien et me sens fort maintenant. Vous m'avez comblé de vos bontés, et je vous en remercie, comme un soldat, du fond du cœur. Je n'ai plus qu'une grâce à réclamer de vos bons offices, avant de partir où le devoir m'appelle. Veuillez demander aux maîtres de cette maison hospitalière à quelle heure je pourrai leur témoigner toute ma gratitude. »

L'abbesse s'inclina et sortit. Lorsque l'officier fut sur pied, elle rentra.

« Monsieur le capitaine, dit-elle d'un air grave, tout en égrenant son rosaire, mademoiselle Anne de Kerlaz, ma nièce et la maîtresse de céans, me charge de vous dire qu'elle accepte vos remerciements et que tout est disposé pour vous conduire là où vous ordonnerez. »

L'étranger avait compris; il salua avec une certaine fierté la religieuse raidie sous sa robe de bure.

Peu d'instants après, on entendit les chiens aboyer au bruit de la cloche suspendue à l'un des angles du portail écussonné dont les battants se refermaient. La ferraille d'une carriole, roulant sec sur le roc, résonna en s'affaiblissant dans le lointain; puis tout redevint muet dans la campagne, aux alentours du manoir.

C'était en vendémiaire de la même année. Le ciel était pur. La lande aux genêts et aux ajoncs fleuris d'or, s'étendait solitaire et morne, bornée à l'ouest par les dunes de Lampaul, dominée au nord par la flèche irradiée de lumière de l'église de Ploudalmezeau. Au nord-ouest, à l'entrée de l'anse de Porsal, se dresse vaporeusement le haut donjon carré de Tremazan, au-dessus duquel tournoient les vols de goélands. Les « menhirs », espacés et muets comme des sentinelles dans le désert, coupent l'horizon de leurs arêtes granitiques. Nul autre bruit ne s'élève des profondeurs de la plaine, que les hennissements des chevaux sauvages au pacage, mis en éveil par les senteurs nocturnes des loups en chasse. Rien en vue, excepté, vers Ploudalmezeau, quelques fumées bleuâtres montant lentement dans les airs. C'était là le bivouac des Bleus qui venaient de reprendre les opérations contre les royalistes et les curés réfractaires. Au haut du clocher de la paroisse flottait le drapeau tricolore, signe de leur quartier général.

La lande, jusqu'alors assoupie sous les ardeurs d'un dernier soleil d'automne, s'emplit peu à peu de bruissements d'abord confus. Les cimes des genêts commencèrent à trembloter, comme si la brise de mer se fût élevée subitement. Bientôt, à chaque

coin de carrefour, derrière les calvaires découronnés de leurs Christs de pierre primitifs, on vit apparaître, à la dérobée, des têtes chevelues de gars se glissant dans la broussaille.

C'étaient les blancs en marche. Sortis mystérieusement des souterrains du château-fort de Tremazan, rendez-vous général de

l'insurrection, ils allaient essayer de surprendre et d'envelopper les troupes conventionnelles expédiées de Brest au proche district de Lesneven. La tâche, d'ailleurs, s'annonçait rude. On savait l'ennemi en forces. Les espions, déguisés en racleurs de volontaires pour l'armée républicaine, les avaient bien comptés. Un



détachement de canonniers matelots, deux cents hommes de la garnison de Brest, et pareil nombre de miliciens nationaux, munis de quatre mille cartouches à balles délivrées par les magasins de la marine, le tout renforcé par une compagnie de dragons de la garde nationale, avaient reçu l'ordre d'en finir avec les rebelles du « vieux Léon », et de ne plus faire aucun quartier.

Les dragons entre autres n'avaient pas perdu leur temps au

bourg de Ploudalmezeau. La veille même, pendant que l'on chantait vêpres, ils avaient pénétré jusqu'au pied de l'autel; ils en avaient arraché les deux prêtres non assermentés, Gourmelon et Causeur, qui officiaient, et, sous une grêle de pierres, avaient dégainé et sabré l'assistance affolée. La fermentation était à son comble chez la population. De leur côté, les Bleus se gardaient bien des paysans aux longues braies qui se promenaient en

jouant du « bigniou » ou porteurs de « pen-bas » (gros gourdins), s'en allaient débitant sur le pouce des galettes de sarazin.

Le jour tombait. L'Angélus tintait mélancoliquement à travers l'espace. Aux derniers sons, l'éclatement d'une fusillade nourrie déchira l'air de ses crépitements répétés. Faible au début, la riposte ne tarda pas à s'accélérer. A entendre les cris de détresse et les rumeurs triomphantes qui emplissaient la lande, il était certain que les deux partis se heurtaient corps à corps. A une certaine heure, à suivre de l'œil le nuage d'épaisse fumée qui gagnait du terrain vers le bourg où l'incendie venait d'apparaître fulgurant, on devinait que les Blancs prenaient avantage sur les

Bleus surpris. La nuit sombre avait tout enveloppé. L'Angélus changé en tocsin frappait furieusement à tous les échos. La lutte acharnée battait son plein; mais, d'aucun côté, pas un fuyard. Chacun sentait qu'il fallait vaincre ou périr. Les rues de Ploudalmezeau étaient en feu. A la tête des gars, on apercevait à cheval, impassible, le pistolet au poing, le chapeau noir marqué d'une croix blanche, un garde-chasse à sa gauche, un prêtre à sa droite, crucifix en mains, on apercevait une femme donnant ses ordres à un groupe serré d'assaillants qui l'entouraient comme des gardes du corps. Et, chemin faisant, les gars frappaient fort, frappaient toujours, comme dans la ballade de Cornouaille.

Mais au son du tocsin qui n'a cessé de gronder, voici des renforts de garde nationale qui accourent de Lannilis au secours des



troupes de la nation. La lutte recommence plus violente; alors, la face du combat ne tarde pas à changer. Les Blancs, d'abord réduits à la défensive, se sentent bientôt pris à revers et d'écharpe par deux pièces de campagne. La déroute commence. Le bruit se propage que les munitions font disette et que les faux sont fatigués de faucher. Les vainqueurs de la première heure se voient forcés à la retraite. Les Bleus, qui ont repris une vigoureuse offensive, les poussent, sabres dans les reins, les délogent des mille replis de la lande et les acculent, épuisés en force comme en nombre, au château de Tremazan, leur dernier refuge.

Les quatre étages du donjon carré s'illuminent de poudre, et les quatre couleuvrines dont il est armé vomissent une grêle de mitraille. Mais la nuit est devenue si obscure que l'ennemi reste désormais invisible, défiant, dans un silence de mauvais augure, les coups mal ajustés. Peu à peu, le calme revient sur la lande, et les défenseurs du donjon n'entendent plus que le bruit des vagues déferlant sur les hautes assises du château-fort, bâti à pic du côté de la mer. L'agonie de la défense commençait.

Depuis trois longs jours les blancs sont bloqués par la famine. Toutes leurs sorties ont été repoussées par les Bleus solidement abrités derrière des monceaux de fascines, et par les salves des flûtes embossées hors la rade de Porsal. Le commissaire du district, préposé aux armées, a fait savoir depuis la veille aux rebelles que s'ils veulent se soumettre et déposer leurs armes, vie sauve leur sera octroyée, à condition que trois personnes, choisies volontairement parmi les chefs de l'insurrection, seront envoyées au tribunal révolutionnaire de Brest, c'est-à-dire à l'échafaud.

La résistance a succombé, le drapeau parlementaire vient d'être hissé au sommet du donjon dont les portes se sont ouvertes. Les conventionnels prennent position autour du château et for-

ment la haie, à travers laquelle défilent les vaincus, haves, mornes et désarmés. Trois de leurs chefs, qui se sont désignés spontanément à la vindicte du vainqueur, attendent dans la salle basse du donjon la venue du commissaire national.

Les tambours battent aux champs. Le procureur-syndic, revêtu de l'écharpe aux trois couleurs, suivi de son greffier et d'un piquet de canoniers, accompagné du commissaire du district et du commandant des troupes, s'avance sur le pont-levis. Le cortège pénètre dans la grande salle où les trois prisonniers sont gardés à vue. Le public fait irruption sur les bas côtés.

L'interrogatoire sommaire commence. Le premier interrogé porte un costume de garde-chasse.

« Citoyen, vos noms, prénoms et profession ? »

— Hervé Legludic, gabier à bord de la *Galatée*, au service seul du Roi, déserteur de la flotte républicaine, qui n'a qu'un regret, celui de ne pas vous avoir vu tous rôtir dans le dernier coup de chien ! »

Legludic est garrotté sur place.

Le second prévenu est un vénérable prêtre à cheveux blancs : il se nomme Jean Jezequel, natif et recteur non assermenté de la paroisse du Treshir. Le commandant, pris de compassion pour l'infortuné vieillard, rappelle au procureur-syndic, à haute voix, que la Convention accorde un pardon généreux à tout prêtre âgé de soixante-dix ans révolus. Le recteur se porte en avant et déclare, avec une fermeté dédaigneuse, qu'il n'a que soixante-neuf ans et onze mois, qu'il fera son devoir jusqu'au bout, et ne s'abaissera pas à un mensonge pour céder à un autre sa place de martyr pour la foi.

L'émotion du public redouble quand survient le tour d'interrogatoire du dernier chef des rebelles. C'est l'amazone au chapeau noir marqué d'une croix blanche, qu'elle porte aussi fièrement devant son juge que sous le feu de l'ennemi.

« Citoyenne, vos noms et prénoms ? »

— Anne de Kerlaz, dernière du nom, de famille noble par tous ses aïeux, châtelaine du manoir de Treshir, l'unique et véritable chef de l'insurrection contre les plus odieux des bourreaux ! »

Après cette déclaration, dite d'un air glacial, l'intrépide jeune fille fixa hardiment son regard sur le commandant, qui avait failli tomber à la renverse en l'écoutant parler.

Le même soir, le donjon de Tremazan, bourré de fascines, était livré aux flammes, en châtiment de l'hospitalité accordée aux insurgés. A la lueur de son incendie, on embarquait les vaincus à bord des flûtes destinées à faire croisière en Manche contre les vaisseaux anglais, et les trois prisonniers, étroitement surveillés, prenaient la mer, à destination de Brest, sur une barque pontée, de réquisition, la *Diligente*, la même qui, six semaines auparavant, cruelle ironie du sort, emportait à la liberté les neuf députés girondins, traqués et fugitifs dans le Finistère, depuis Quimper jusqu'au bec d'Ambès.

La ville de Brest est en pleine terreur. L'église Saint-Louis est transformée en temple de la Raison. Les fédérés logent dans la chapelle des Carmes. La chapelle de la marine est consacrée aux séances du tribunal révolutionnaire. Les équipages des vaisseaux sur rade et les ouvriers de l'arsenal sont les maîtres du port. Un canot d'honneur attend, au bord de la Penfeld, l'arrivée du bourreau, invité à dîner à bord du vaisseau-amiral. La « sainte guillotine », suivant le rapport lu à la Convention, est en permanence sur la place de la « Liberté » (champ de bataille). C'est jour de grande fête, 30 vendémiaire (21 octobre) 1793. La nouvelle est arrivée, disent les affiches apposées rue de Siam, à la porte de la Société populaire, que Marie-Antoinette « a subi une justice trop tardive. » Les spectateurs sont partis en file de la Comédie, et réunis au pied de l'arbre de la Liberté, chantent la Carmagnole, « l'hymne chéri des vrais patriotes ». Salve de vingt-trois coups de canon et illuminations, sont suivies d'un grand bal public où les tricoteuses et les matelots font « florès ».

A l'autre extrémité de la ville, au bout du cours d'Ajot, d'où se découvre la plus belle rade du monde, s'élève le château. Ses hautes tours crénelées se découpent sur le noir horizon : l'aspect en est lugubre. Les « passez au large » des sentinelles, qui menacent de faire feu sur le passant inoffensif, indiquent suffisamment que c'est là la prison. Elle est en effet encombrée de parents d'émigrés, de nobles et de paysans déclarés suspects, de prêtres réfractaires et de prisonniers anglais. La grande chambre qui donne sur la rade, longue de vingt-deux mètres sur onze de largeur, contient à elle seule cinquante-quatre détenus que l'accusateur public a déjà marqués au front. A droite du porche, défendu par une lourde grille de fer quadrillé, on entrevoit, à travers le premier vestibule, côté cour, un corps de garde : c'est la seule pièce encore éclairée. Sur une table bancale et huileuse, encombrée de verres pleins d'eau-de-vie, au milieu d'une buée épaisse, des gardes nationaux jouent aux cartes. Ils paraissent tous aussi gris que le guichetier, sauf un milicien à longue barbe, qui, tout en allumant sa pipe sur le seuil de la porte, semble observer et écouter tout ce qui se passe au dehors du poste. La ronde de nuit vient de rentrer avec ses falots. Profitant du brouhaha causé par les nouveaux venus, l'homme barbu a disparu, non sans avoir caché sous son vêtement une lanterne sourde.

Juste au-dessus du corps de garde où le tumulte a grandi, se trouve la cellule n° 45, dont la lucarne grillée prend jour sur la cour intérieure du château. Une jeune femme y est en prières, agenouillée dans l'obscurité sur la paille qui lui sert de lit. On a frappé un coup discret à sa porte. Elle se relève en sursaut, pendant que la porte s'ouvre et se referme sur un inconnu. Anne de Kerlaz et l'officier Bleu sont en présence et se sont vite reconnus.

« Que me voulez-vous, Monsieur, s'écria la jeune fille avec indignation.

— Vous sauver, Mademoiselle, d'une mort horrible. Il n'y a pas une minute à perdre. Tout est préparé pour votre fuite en lieu sûr. Je vous ai dû la vie ; je viens m'acquitter de ma dette. »

Après une seconde d'hésitation, la prisonnière répondit avec une certaine émotion : « Ce que vous faites là, même au péril de votre honneur, est brave, Monsieur, et Dieu vous en tiendra compte. Mais je ne saurais rien accepter d'un ennemi juré de tout ce que j'aime et je vénère. Rien de commun n'est possible entre nous. D'ailleurs, je veux mourir ! »

— Mademoiselle, ne désespérez pas un honnête homme qui est bien résolu à vous faire le sacrifice de son existence. Ce serait vous blesser que de parler à pareille heure du sentiment profond que j'ai gardé à la châtelaine du Treshir.

— N'allez pas plus loin, s'écria Anne, l'interrompant. Je suis la fiancée et la veuve du chevalier de Kerorven, dont vous et les vôtres avez jeté la tête au bourreau ! Un fleuve de sang nous sépare à jamais ! »

L'officier Bleu se jeta aux genoux de mademoiselle de Kerlaz, faisant appel à tous les sentiments qui devaient la rattacher à la vie ; il lui apprit que le fidèle Legludic, audacieusement évadé, l'attendait sur le glacis. Prières, supplications, rien n'y fit.

Au moment de se séparer, Anne laissa tomber ces mots : « A vous seul je pardonnerai, à une condition, la promesse que vous arracherez mon voisin de captivité, le malheureux recteur du Treshir, à l'abominable supplice. Vous lui porterez mon dernier vœu, celui d'être ensevelie par ses mains à l'abbaye de Saint-Mathieu, et de recevoir de ses lèvres la dernière prière.

— Je vous le jure, répliqua l'officier, les yeux mouillés de larmes. »

Au moment où il allait franchir la porte, Anne lui tendit la main sur laquelle il s'inclina avec un long respect, empreint de désespoir ; puis elle lui jeta d'une voix presque défaillante cette dernière parole : « Je compte sur votre parole de soldat. »

Le lendemain, dès le point du jour, la place du Champ-de-Bataille était envahie par la populace. Là où s'élève aujourd'hui un gracieux kiosque musical, se dressait l'échafaud dont les bois rouges se dissimulaient mal sous le brouillard. On avait annoncé, dès la veille, une belle fournée. Donzé Verteuil, le pourvoyeur de gibet, avait, en effet, bien fait les choses. La charrette qui gravissait péniblement la montée de la rue de la Rampe était comble.

Prignon, ancien notaire, de Kerlean père et fils, le canonnier Hippolyte et la citoyenne Galabert, le charpentier Levée et le tailleur Roussel ouvrirent la marche funèbre, sans laisser les appétits sanguinaires et les lazzis de l'ignoble foule. Après les trois abbés Habasque, Peton et Brannelec, apparut Anne de Kerlaz, accompagnée de Bulot, prêtre assermenté dont elle repoussait dédaigneusement les exhortations. Les cris « à mort » redoublèrent au sein de la populace déjà ivre de sang.

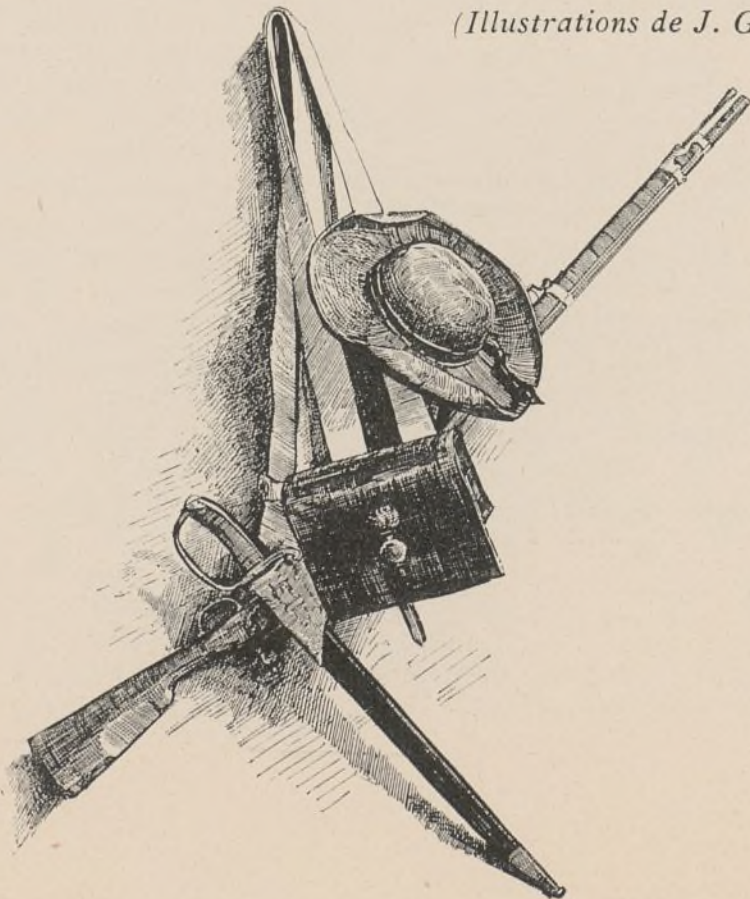
Arrivée sur la plate-forme, les mains liées derrière le dos, la noble fille s'agenouilla et pria. Au moment où elle se relevait insensible aux clameurs, pour se tourner vers la bascule, elle entendit une voix mâle, partie du fond de la foule, qu'elle eut vite reconnue et qui lui criait : « L'ami est sauvé. » Anne remercia l'officier Bleu d'une lente inclinaison de tête, en fermant les yeux avec un sourire ineffable ; puis, le front haut, elle se livra à l'exécuteur.

Aussitôt le couteau tombé, le corps d'Anne, « qu'on ne laissa pas refroidir, » fut porté à l'amphithéâtre de dissection de l'hôpital de la marine.

Les dépouilles des deux fiancés, suppliciés sur la même place, restèrent ainsi séparées jusque dans la mort. Aussi, lorsque le vent vient à gémir, la nuit, sur la grève de Saint-Mathieu, la légende du pays prétend que c'est l'âme plaintive d'Anne de Kerlaz qui plane sur le cloître de l'abbaye, aujourd'hui en ruines, où repose solitairement le corps du chevalier de Kerorven.

E. DE KÉRATRY.

(Illustrations de J. Girardet).





Zéphyrine

MONOLOGUE

Par PAUL POIRSON

Une chambre à coucher élégante à la campagne, grand lit avec rideaux. Sur la table, verre d'eau et fleur d'oranger. Cheminée, toilette avec glace, miroir à main et vaporisateur, lampe allumée avec abat-jour. Portes à droite, à gauche et au fond; fenêtre praticable; au lever du rideau, la scène est vide. Musique en sourdine pendant tout le temps de la scène première.

SCÈNE I

(On entend frapper à la porte de droite, doucement d'abord, puis plus fort... puis une troisième fois et la porte s'ouvre.)

RAOUL. (Il est en tenue de chambre fort élégante, chemise de soie.) Il entre, un bougeoir à la main, inspecte la chambre d'un coup d'œil, n'y voit personne; son regard s'arrête sur le lit dont les rideaux sont à peu près fermés. Il s'en approche doucement, comme s'il avait peur de réveiller la personne qu'il croit y trouver. Il en écarte les rideaux avec précaution et marque son désappointement de trouver le lit vide. Il va écouter à la porte de gauche et paraît rassuré. Il dépose son bougeoir et tire de sa poche un portefeuille et des clés qu'il pose à côté du bougeoir, sur la toilette; il se regarde dans la glace, caresse et frise sa moustache qu'il doit avoir très longue. Il se parfume avec le vaporisateur.

Il retourne au lit qu'il contemple d'un air vainqueur; l'arrange légèrement; il verse un verre d'eau sucrée avec beaucoup de fleur d'oranger; il va à la lampe, la baisse un peu, et la place de façon qu'elle laisse le lit dans la pénombre, en faisant tomber l'abat-jour de quelques centimètres, puis il va fermer hermétiquement les rideaux du lit; tout cela se fait de l'air satisfait et un peu fébrile d'un nouveau marié impatient qui attend sa femme. On frappe à la porte du fond. Raoul y va.

VOIX AU DEHORS, ACCENT ANGLAIS. — C'est moi, Boby, le groom, monsieur le comte; je demande pardon à monsieur le comte de le déranger, mais Zéphyrine est très malade; elle a une attaque. (Mouvement de Raoul.) Une colique de tous les diables, et nous avons absolument besoin de monsieur le comte... (Mouvement de Raoul indiquant qu'il ne peut pas se déranger.) Si monsieur le comte pouvait venir... rien qu'un instant... rien qu'un instant!...

(Raoul va écouter à la porte de gauche, puis il indique, par un mouvement, qu'il va revenir, et il sort vite par la porte du fond.)

SCÈNE II

(La scène reste vide un instant; on entend frapper doucement à la porte de gauche; silence; on frappe un peu plus fort; silence. On frappe

de nouveau et la porte s'ouvre doucement donnant passage à Florentine.)

Elle est en toilette de nuit très élégante; peignoir brodé, petit bonnet, etc..., elle a un bougeoir à la main et elle entre avec une extrême timidité, les yeux baissés et l'air embarrassé d'une jeune fille qui pénètre pour la première fois dans la chambre nuptiale qu'elle croit déjà occupée par son mari. Elle s'avance doucement, son bougeoir à la main, lève les yeux et regarde de tous les côtés; la musique de scène, qui a été decrescendo depuis la sortie de Raoul, cesse complètement.)

FLORENTINE. — Personne!... C'est bizarre!... Il m'avait semblé entendre du bruit. (Elle dépose son bougeoir sur la cheminée, après avoir soufflé la bougie.) J'aurais juré que Raoul... que mon mari était ici.

(Elle va écouter à la porte de droite.)

Je n'entends rien. (Elle se retourne.) Personne! Eh bien! j'aime mieux cela! C'est drôle! mais j'ai une peur!... Dame!... se trouver toute seule... pour la première fois... la nuit... avec un jeune homme!... C'est mon mari, je le sais bien... mais depuis ce matin seulement... Et maman qui n'est pas là!... Qu'est-ce qui va m'arriver?... Maman m'a parlé d'abnégation, de sacrifice, de mystère, d'obéissance... elle avait l'air bien embarrassé maman!... Je n'ai rien compris!... sinon que ce devait être... terrible.

Oh! maman! maman! j'ai peur! (Se roidissant.) Allons! Madame! qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que nous ne sommes pas une femme mariée! Du courage! (Au public.) Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? D'abord moi, je ne voulais pas quitter Paris; c'est lui qui a voulu venir passer sa lune de miel dans son château... dans notre château.

Enfin il est trop tard pour récriminer! Je suis mariée et bien mariée. Aujourd'hui à midi précis à Saint-Thomas-d'Aquin, monseigneur l'évêque *in partibus* de Tombouctou nous a bénis; il paraît qu'il a été fort onctueux dans son petit discours, mais je n'ai rien entendu, j'étais si émue! Pas tant que maintenant, pourtant... Par exemple, ce que je me rappelle bien, c'est la sacristie! Non, je n'ai jamais été embrassée comme cela! Incalculable le nombre de lèvres, les unes sèches, les autres humides, chaudes, froides, rouges, blanches, bleues, souriantes, pleurantes, minces,

épaisses, pincées, qui se sont collées sur mes pauvres joues, et Raoul, qui me regardait d'un air de détresse et qui avait l'air de se dire : Mais vous allez me les user, mes pauvres petites joues, et il n'en restera plus pour moi. Eh bien ! il en est resté tout de même. (Confuse.) En chemin de fer ! (Au public.) Oui, il m'a embrassée. Oh ! mais embrassée ! plus à lui tout seul que tous ceux de la sacristie. Après tout, c'est mon mari ! et il me semble qu'il a bien le droit... Du reste, il a tous les droits, il paraît... même celui de se faire attendre... (Elle regarde partout.) car il ne vient pas vite !

(Elle va à la porte de droite écouter.)

Je n'entends rien, est-ce qu'il ne serait plus dans son cabinet de toilette ? (Elle regarde sur la cheminée.) Son portefeuille, ses clefs... il est venu ici (elle voit le bougeoir éteint), son bougeoir... éteint... ce verre d'eau sucrée préparé...

(Un regard sur le lit dont les rideaux ont été hermétiquement fermés par Raoul. Elle fait un geste indiquant qu'elle croit son mari couché dans le lit.)

Ah !!! là ! (Elle met un doigt sur ses lèvres et s'avance sur la pointe des pieds.) Il est là ! chut ! (Elle tousse légèrement et avec affectation.) Hum ! hum ! (Appelant à voix basse.) Raoul ! Raoul ! Mon cher mari, c'est moi ! moi ! votre petite femme ! Raoul ! (Avec un sentiment de désappointement.) Mais il dort ! (Etonnée.) Ah ! (Légère nuance de colère.) Il dort ! (Maternellement, voyant le verre d'eau sucrée préparé.) Voyez donc ! Ce pauvre ami, il avait préparé son verre d'eau sucrée, il n'a pas eu seulement le temps de le prendre !... Il n'a peut-être pas mis de fleur d'oranger.

(Elle verse beaucoup de fleur d'oranger. Redescendant la scène.)

Eh bien ! et moi !... qu'est-ce que je vais devenir ? (Remontant vers le lit et avec une certaine émotion.) Ma foi ! je m'en vais le réveiller ! (Hésitant.) Oh ! non, je n'oserai jamais !... Et puis, il est peut-être bien fatigué, ce pauvre petit mari ! La journée a été dure, une journée de noce. (Un soupir.) Ah ! Et puis le voyage ! Trois grandes heures en chemin de fer ! Je sais bien qu'il ne s'y est pas ennuyé en chemin de fer ! (Se tournant vers le lit.) Non, Monsieur, on ne vous réveillera pas... Chut ! chut !

Ah ! si j'osais... (Elle fait le geste d'ouvrir les rideaux.) Sans le réveiller, je voudrais tant le voir !... Il est si beau mon petit mari !... Oui, il est beau ! très beau !... Il doit être si beau en dormant ! (Très près du lit, hésitant.) Non, décidément je n'ose pas... Il n'aurait qu'à se réveiller !... C'est dommage !... J'aurais tant voulu le voir. Seulement... le bout de sa moustache... (Vivement et redescendant.) Oh ! sa moustache !... (Elle sourit. Avec enthousiasme.) Elle est longue comme cela, sa moustache... (Au public.) C'est que vous ne savez pas ; c'est elle qui a tout fait. C'est cette bienheureuse moustache qui est cause du grave événement qui s'est accompli aujourd'hui en l'église Saint-Thomas-d'Aquin...

Comment cela ?... Oh ! c'est toute une histoire !...

(Regardant le lit.)

Il dort si bien, que j'ai le temps de la dire. C'était, il y a trois mois environ, au bal chez les Fontbrun, ce fameux bal des habits de toutes les couleurs ! J'avais une adorable toilette rose, avec une masse de petits ruchés, et puis des petits plissés, et puis des petits bouillonnés... Mon oncle le général trouvait que j'avais l'air d'un bonbon. Le fait est que j'étais à croquer... (Avec admiration.) J'étais coiffée... à ravir... un peu ébouriffée... mais c'était d'un léger et d'un... flou, comme dit mon cousin le peintre ; Raoul, qui n'était alors pour moi que M. de Frécourt, vient m'inviter à danser. On jouait une polka ! (Elle fredonne un air de polka : C'est le printemps.) Ta la la la ! Ta la la la !... Je me la rappellerai toujours. (Reprenant.) Nous nous mimes à bostoner. Tout à coup, je sens là, sur la joue, un

léger chatouillement... C'était là... là dans le petit coin de la bouche... (Elle indique la place avec son doigt.) Allons bon ! me dis-je, me voilà décoiffée ! C'est une mèche de mes blonds cheveux

qui vagabonde ; ça me chatouillait !... (Énervée.) ça me chatouillait. Et la polka qui continuait. (Elle fredonne.) Ta la la la ! Ta la la la ! Pas moyen de s'arrêter. Alors, j'ai une idée, une brillante idée : Je fais un mouvement... comme cela... (Elle indique le mouvement.) Et je saisis à belles dents ce qui me chatouillait, sans interrompre la danse. (Elle fredonne, les dents serrées.) Ta la la la ! Ta la la la ! Tout à coup l'orchestre s'arrête, mon danseur, se séparant brusquement de moi, pousse un cri de douleur, et je sens là (elle indique sa bouche) une secousse terrible... Ce que j'avais pris pour une mèche folle, dérangée de ma coiffure, c'était le bout de la très longue moustache de Raoul ! J'avais mordu à belles dents la moustache d'un jeune homme que je connaissais à peine ! Que voulez-vous, j'étais compromise ! (Gaiement.) Et il n'y a pas eu à dire, il a fallu épouser le propriétaire de ces moustaches.

(Se tournant vers le lit.)

Mais je me vengerai ! Oh ! chères petites moustaches, vous en verrez de cruelles (elle fait le geste de mordre), maintenant que cela m'est permis. (Après un temps.) Cela ne fait rien ! Ce n'est pas ainsi que je me figurais mon premier tête-à-tête avec mon mari ! Des idées de petites filles probablement. (Elle va à la glace et se fait de petites mines.) Vous êtes pourtant bien gentille, petite, dans votre jolie toilette blanche. Et cette coiffure (elle prend la glace à main et se regarde de profil et par derrière), est-ce assez réussie ?... Très bien ! mignonne ! Et ce Monsieur qui dort au lieu de regarder tout cela.

(Elle pousse un cri en se retournant du côté du lit qu'elle a cru voir remuer dans la glace. Elle a immédiatement reposé le miroir à main.)

Ah ! les rideaux ont remué... Non ! C'est une fausse peur... Monsieur dort... et quel sommeil calme et tranquille. Un enfant... ce n'est pas comme petit père... (Elle ronfle légèrement.) Cela doit être bien gênant quelquefois... Quel calme ! Quelle tranquillité ! Tout repose dans le château !

(Elle va à la fenêtre.)

Il est très beau le château de mon Raoul ; un peu délabré, et puis il y a des bêtes, j'ai vu dans mon cabinet de toilette une grosse... grosse araignée... qui m'a fait une peur... et puis j'ai entendu un petit cri cri... pourvu que ce ne soit pas une souris, les souris... (Avec un geste d'effroi.) c'est mortel !... Il me semble que je l'entends encore... là... non ! non !... Oh ! ces vieux châteaux !... Mais celui-ci, nous allons le réparer.

(Se tournant vers le lit.)

Oui, Monsieur ! nous ferons des réparations !... D'abord, vous me l'avez dit, vous ferez tout ce que je voudrai ; et j'ai tant de choses à lui demander ! Maman prétend que dans les premiers moments on obtient tout ce qu'on veut de son mari... D'abord, Monsieur, plus de club ! Vous donnerez votre démission de tous vos cercles... excepté du Mirliton... Dans celui-là ils sont gentils... on y reçoit les dames !... Pourtant quand j'étais demoiselle, mon frère Georges n'a jamais voulu m'y conduire ; il paraît que quelquefois on y joue... des choses !... Maintenant j'irai... (Au lit.) N'est-ce pas, Monsieur ? Et puis j'irai aussi au Palais-Royal !... (Au lit.) N'est-ce pas, Monsieur ?... Et puis au bal de l'Opéra... et puis, au café-concert ! (Au lit.) Vous dites ?... Non... Oh ! mais si !... Ma cousine Berthe, qui s'est mariée l'an passé, y a été... Vous voyez bien ! Et puis vous savez, petit mari, deux cigares seulement... (Elle fait le geste avec ses deux doigts.) Deux cigares par jour... Tout cela est d'accord : le Mirliton, le Palais-Royal, le bal de l'Opéra, le café-concert ! et les deux cigares, n'est-ce pas ? Et ne venez pas après me dire que cela n'a pas été convenu... Il y a des témoins... (Elle désigne le public. Sérieuse.) Mais

je ris là! et ma position commence à devenir embarrassante... Mais non, cela ne se passera pas ainsi... (Résolument.) Je vais le réveiller.

(Elle marche bravement vers le lit.)

Non, je n'ose pas... pas encore!... et puis, il va peut-être se réveiller tout seul dans un instant... Attendons un peu, cinq minutes... Tiens, je vais compter jusqu'à cent, et s'il n'est pas réveillé... ma foi!... (Elle s'assied.) Commençons. (Vite d'abord.)



1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 (Ralentissant.), 12, 13, 14, 15, 16. Cela ne fait rien! Je n'aurais jamais pensé qu'une première nuit de nocées... (Vite.) 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 (Ralentissant.), 24, 25, 26, 27, 28, 29... Monsieur dormant bien chaudement et confortablement, et moi là, dans ce fauteuil, au froid... (Impatiente.) car il fait froid, et je suis bien légèrement vêtue. (Reprenant.) Voyons, où en étais-je... 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... J'ai très froid... 11, 12, 13, 14, 15, 16, et le feu qui s'éteint, 17, 18, 19, 20... Je peux au moins le rallumer. (Elle va à la cheminée.) 21, 22, 23. (Elle prend les pincettes et fait un grand bruit en les laissant tomber sur la pelle, elle pousse un petit cri et regarde le lit.) Il n'est pas réveillé... (Nerveuse.) Ah! il a le sommeil dur! (Elle fait encore un peu de bruit avec les pincettes en les faisant résonner à chaque chiffre qu'elle compte.) Qu'est-ce que je fais! Ah! voilà! 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... (Elle regarde sur la cheminée.) Ah! tiens!... son portefeuille... (Elle le regarde sans y toucher.) Qu'est-ce qui passe là? un papier... (Elle lit.) « Des nouvelles de Zéphyrine ». Un nom de femme! Oh! non!... c'est indiscret ce que je fais là... (Elle regarde le lit.) Et puis il pourrait me voir!... 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18. (Elle regarde encore la lettre.) Je n'y touche pas du reste... je regarde seulement... et s'il l'a laissée ouverte, c'est qu'il n'y a rien de caché!... Oh! non! non!... 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... Qu'est-ce que ça peut bien être que mademoiselle Zéphyrine?... 11, 12, 13, 14... (Elle regarde.) Du reste, on ne peut rien lire; la lettre est pliée, il faudrait y toucher... et jamais! jamais!... On ne voit que des mots sans suite...

(Lisant.)

« Des nouvelles de Zéphyrine qui est bien la plus jolie... » Ah! la feuille est retournée... « L'œil des plus vifs, la bouche fine... Quant à ses jambes... » La feuille est retournée! Comment! « Quant à ses jambes... » — Ah! mais il est très inconvenant... « Quant à ses jambes... » Qu'est-ce qui peut parler comme cela de mademoiselle Zéphyrine!... Au fait, cela ne me regarde pas...

Où en étais-je?... (Avec les pincettes et en accentuant comme plus haut.) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10...

(Tout à coup elle pousse un grand cri, en désignant un coin de la chambre où elle voit une souris qui passe; elle a les pincettes à la main.)

Là!... là!... une souris... Maman! maman!... (Elle monte sur une chaise.) Oh! la vilaine bête... Raoul! Raoul! Mon ami!... Au secours!... La souris!... Ah! ma foi tant pis! (Elle avance le bras et, avec les pincettes, elle ouvre les rideaux du lit qui, naturellement, est vide.) Personne! Raoul! Raoul!... Il n'est pas là... (Dans la plus grande agitation.) Et pas de sonnette... Oh! ces vieux châteaux... Qu'est-ce que je vais devenir?... Où est mon mari? Je ne peux par rester comme cela... Et ma femme de chambre... Julie!... Julie!... Et la souris!... (Elle regarde.) Elle n'y est plus... Je n'ose pas descendre... et pourtant! mon mari, il me le faut!... (Elle descend avec des petits gestes peureux, traverse la chambre en courant, va à la porte de droite.) Raoul! Raoul! (Elle ouvre la porte.) Personne! Où est-il? Je meurs d'inquiétude. (Elle retrace la chambre et va à la porte de gauche qu'elle ouvre.) Julie! Julie! Personne! (Elle va à la fenêtre qu'elle ouvre.) Ah! quelqu'un! (Elle appelle.) Eh! eh! mon ami!

LA VOIX DU GROOM AU DEHORS, PAR LA FENÊTRE. — Madame la comtesse m'appelle?

FLORENTINE. — Savez-vous où est Monsieur le comte?

LA VOIX. — Oui, Madame la comtesse, il est en train de soigner Zéphyrine qui est bien malade.

FLORENTINE. — Zéphyrine! Zéphyrine! cette si jolie personne dont il est question dans cette lettre... (Elle va à la cheminée.) Ah! mais non! cela n'est pas possible! Cependant j'ai bien lu... « Des nouvelles de Zéphyrine qui est bien la plus jolie... » C'est écrit... et c'est pour cette Zéphyrine que M. de Frécourt me délaisse! Déjà!... Ah! Raoul!... (Fermement.) Ah! mais je veux voir! (Elle prend la lettre.) « De Zéphyrine qui est bien la plus jolie bête que l'on puisse voir. » La plus jolie bête... « Cette jument a l'œil des plus vifs... » (Riant.) Ah! quelle peur j'ai eue! Et moi qui ne savais pas si j'étais jalouse! Je suis fixée maintenant! Mais au fait... c'est une jument, je le veux bien, mais c'est pour cette bête qu'il me laisse là toute seule depuis une heure... Oh! cela ne se passera pas ainsi, je veux me venger...

(Elle va aux portes pousser les verroux.)

Maintenant, Monsieur mon mari, à votre tour d'avoir froid, à votre tour d'attendre... Puisque vous préférez votre jument à votre femme, votre écurie à sa chambre, grand bien vous fasse, mon cher mari. (Elle ouvre le rideau et fait mine de se coucher; elle boit le verre d'eau sucrée avec une petite grimace.) Ah! il y a trop de fleur d'oranger... (Gracieusement et ironiquement à son mari.) Bonsoir, petit mari...

(On entend frapper à la porte de droite.)

Le voilà... (Elle va à la porte.) Ne prenez pas la peine... mon ami, j'ai mis le verrou... (La porte s'ébranle.) Non, c'est inutile (avec dépit), Zéphyrine a besoin de vous, allez prodiguer vos soins à votre jument... (Ecoutant.) Vous dites : Ce n'est pas votre jument... Zéphyrine n'est pas à vous, mais à moi... Elle m'était destinée, et c'est pour cela que vous la soigniez si bien... (Au public.) Ma foi cela me désarme! (A la porte.) Eh bien, voyons, j'ai pitié de vous, je vais vous ouvrir. (La porte remue.) Attendez un instant! Une seconde et je suis à vous, mon cher mari.

(Au public, en regardant la porte.)

Ce soir, en voyant mon émoi,
Mesdames, ayez souvenance
Qu'en pareil soir, pas plus que moi
Vous n'aviez beaucoup de vaillance!
Prenez pitié de ma frayeur.
Accordez-moi votre suffrage!
Et des braves le bruit flatteur
Saura me donner du courage!

(Illustrations de F. de Myrbach.)

PAUL POIRSON.

